

mensuel

Sept. 80 - n° 140 - 12 F
Portugal : 175 escudos
Suisse : 6 F.S.
Canada : \$ 1.95

charlie



FI
TRE

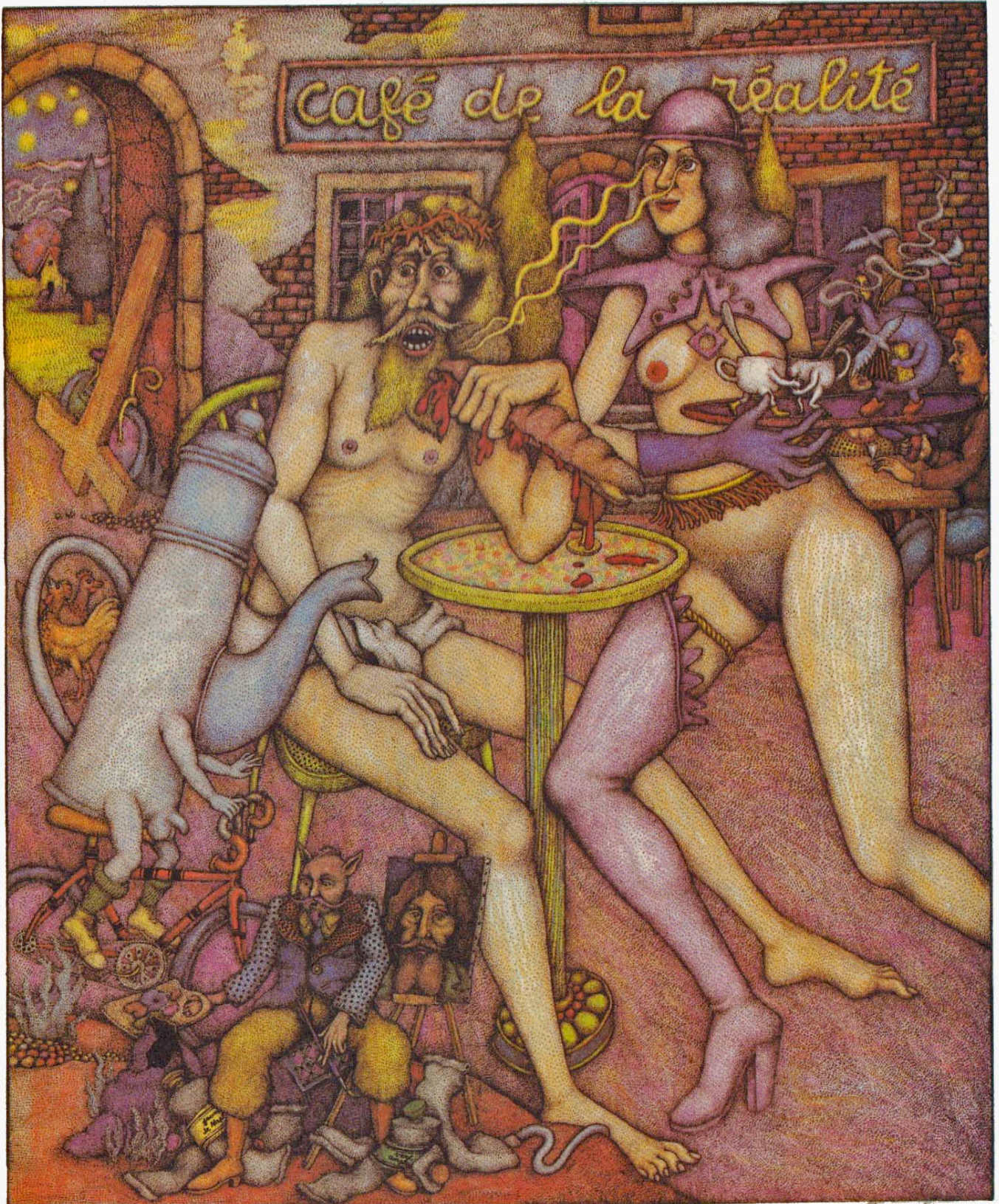


PALL MALL: 20 cigarettes filtre et sans filtre.

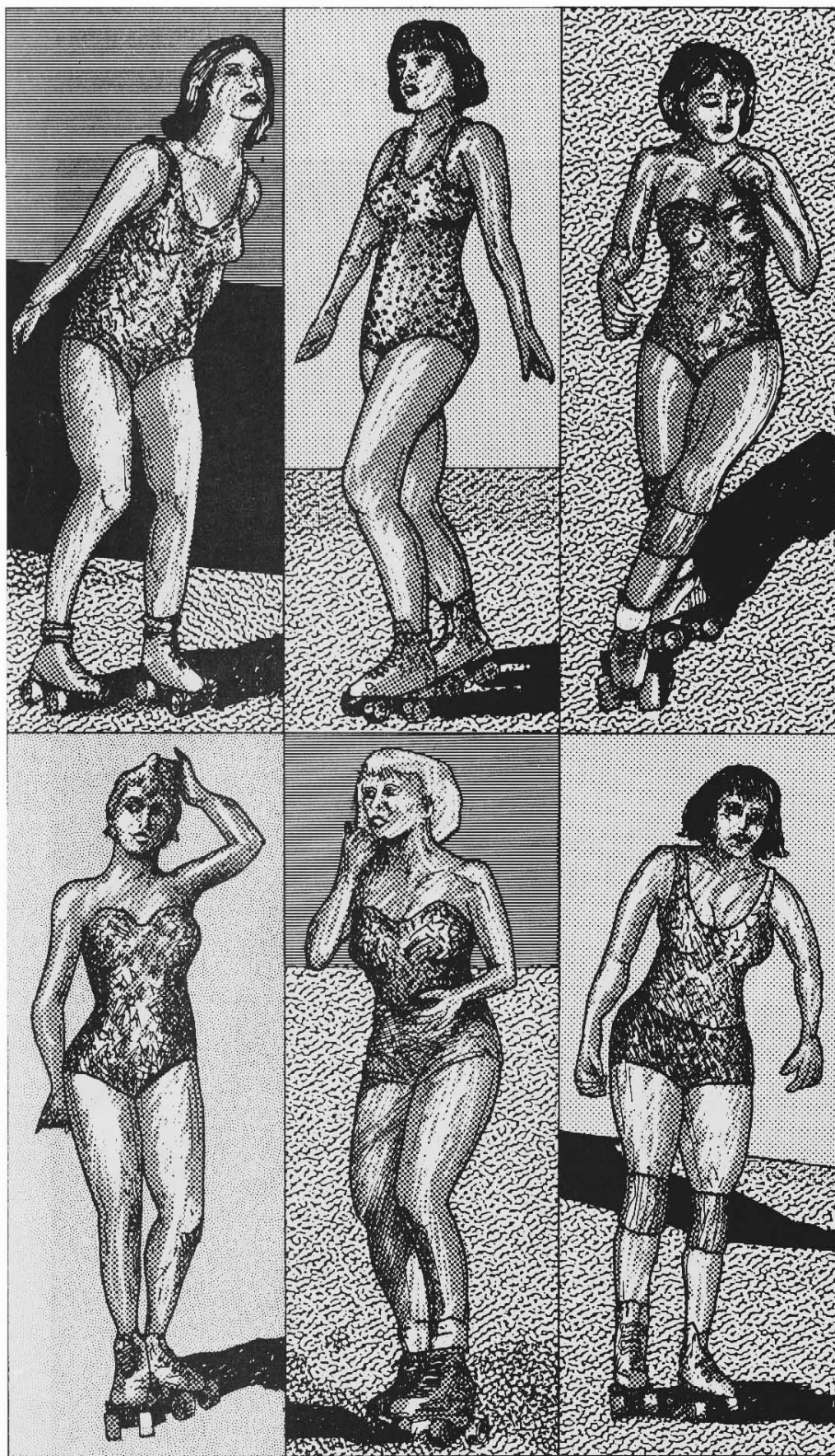
3 Guitton
5 Cabu
6 Di Rosa
8 MADIE FÉE DU LOGIS
12 POLARS
15 HUCOT
16 CARNETS FRANÇAIS
18 TOUR DU MONDE

19 ARDEUR
28 Autheman
35 Poussin
39 LES AUDIOPHILES
41 Olivia Clavel
47 RIVOIRE ET CARRET
49 ABONNEMENT
53 Annette Pateloux

57 DICO S.F.
58 LE GALA DU BAR HOTEL
72 Carali
84 PETITS MIQUETS
86 DCURY-RICHARD
88 DOMMAGES DE GUERRE
92 ANDY CAPP
97 FOSDYKE SAGA



Pierre Guillon



Un numéro avec plein de gens qui se cherchent.

Parmi tous les cartons que je regarde chaque semaine, il s'en trouve sur lesquels je m'attarde, séduit parfois par une phrase ou par les détails d'un décor. J'ai un faible pour ceux qui savent et qui aiment observer, ceux qui regardent autour d'eux avec des yeux émerveillés, qui s'intéressent aux gestes de l'artisan, aux ailes des papillons, au vent dans les cheveux des femmes ; un faible pour ceux qui lisent, aussi, et pas seulement les journaux de bandes dessinées, mais également les autres, ceux écrits en tout petit et qui donnent des informations sur ce qui se passe dans notre pays ou ailleurs.

Je suis souvent agacé par le refus des réalités que je constate chez certains dessinateurs. La B.D. est une évasion pour eux. Ce n'est pas forcément un mal. Mais à force de vouloir s'évader, de voyager dans ses propres fantasmies, on ne va pas loin. Le sexe, la non-violence, la nostalgie de Mai 68, le culte du marginalisme, je n'ai rien contre. Mais pour devenir un bon dessinateur de B.D., il faut parfois avoir la même dose d'ambition, d'énergie et d'astuce qu'un technocrate arriviste. Il faut travailler dur, se perfectionner, recommencer. Ce n'est pas un métier pour les paresseux ; malheureusement, beaucoup de paresseux s'imaginent le contraire.

Le rôle de Charlie est d'ouvrir ses pages aux jeunes talents, à ceux qui auront, peut-être, « un nom » un jour. Bonne chance !

W.

Directeur de la publication : Georges Bernier.
 Ange tutélaire : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Wolinski.
 Bras droit : Blandine Jeanroy.
 Correctrice : Michelle Colibert.
 Espion : Willem.
 Éditions du Square.
 S.a.r.l. capital de 250 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois-Portes,
 75005 Paris. Téléphone : 329.74.50.
 Abonnement 12 numéros : 96 F.
 Étranger : 114 F.
 Changement d'adresse : joindre 2,50 F
 en timbres.
 Abonnements : 375 96 60
 C.C.P. 16 458 77 C Paris.
 Dépôt légal : 3^e trimestre 1980
 Imprimerie : J.G.E.
 Photocomposition : Presses Maubert.
 Distribution : N.M.P.P.
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 61 425.
 Publicité : Régie Publiart.
 Sylviane Souccar, 27 rue Garnier,
 92200 Neuilly sur Seine.
 Tél. 747.11.65.
 Gestion : Thierry Souccar.



Camille le Camé
et "MONSIEUR PLUS"

OH ! UN ÉLÉPHANT ROSE !

TIENS !
EN VOILÀ TOUT
UN TROUPEAU !

cabu

CHERI J'AI PEUR

MIMI

EST DE
RETOUR



il est né dans un
laboratoire



NON NON

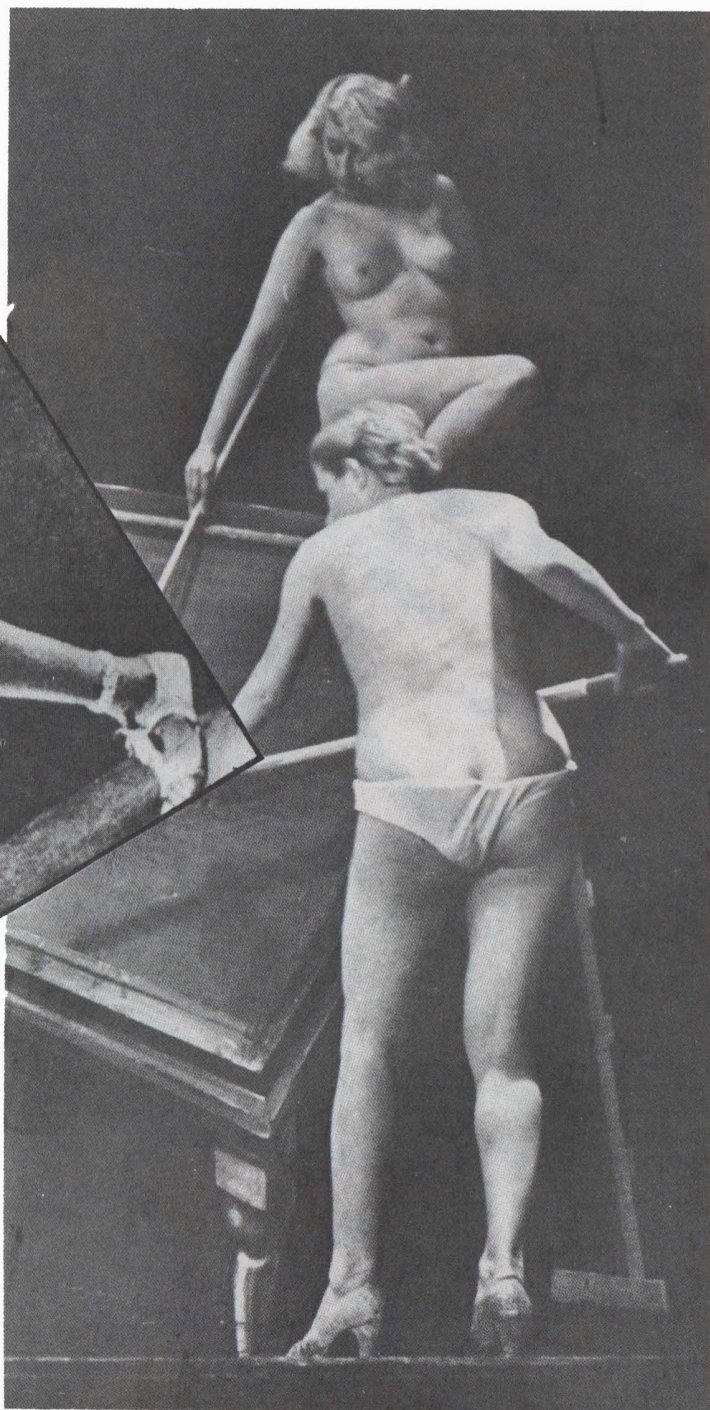


il arriva a New-York...





MADIE FÉE DU LOGIS



LA GRANDE DÉCULOTTÉE

UBLIANT la ligne bleue des Vosges, les yeux fixés sur le cache-sexe des petites femmes des revues parisiennes, les Français marchaient droit vers la plus grande déculottée de l'histoire.

La décennie d'avant-guerre avait permis à Paris de se tailler une solide réputation de capitale du plaisir équivoque et paillard. Une véritable industrie de la revue de nu esthétique

permettait à quelques directeurs de théâtre de s'enrichir sur le (bas du) dos des petites femmes de Paris. Depuis la fameuse ceinture de bananes de Joséphine Baker (1) et les pseudo-statues grecques de Phi-Phi, les spectateurs se régalaient volontiers les yeux de tableaux vivants délirants dans un décor de chair nue. Une tentative de M. Derval pour imposer le slip sur la scène des Folies-Bergères se solda par un retentissant bide, et on revint bien vite au mini

cache-sexe paillote qui plaisait tant aux messieurs apoplectiques du premier rang. Entraîné par cette mini-guerre de la fesse, même le Moulin-Rouge fit abandonner les grands pantalons de dentelle à ses danseuses de French-Cancan. Faisant fi de la tradition, elles adoptèrent à partir de 1934 des culottes courtes, mais volantes, et des porte-jarretelles.

Les yeux et les esprits s'accoutumaient à la nudité, et la pratique du sport parmi la jeu-



nesse allait dans le même sens. Mais attention à la généralisation : la France était encore loin de la vraie liberté des corps.

Le corset disparu dans les ténèbres extérieures, les corsetiers se reconvertirent et perfectionnèrent la gaine caoutchoutée. La faveur de la clientèle pour ces modèles élastiques et sophistiqués venait d'une part de la mode des robes moulantes, et de l'autre des arguments massue avancés par les médecins : « Elle est indispensable pour assurer le développement régulier des formes, maintenir les jeunes personnes dans l'habitude de se tenir droites et de ne pas s'abandonner à une liberté d'allure très nuisible à leur beauté. » Sur une superbe publicité parue dans « Le Corset français » de mai 1930, on voit une respectable dame, en robe et chapeau, assise sur le siège arrière d'une moto, bien

droite dans sa gaine (dessinée en superposition), gaine souple et moderne qui lui permet enfin ces extravagances. Dans les foyers français moyens, les sages jeunes filles tirent l'aiguille en écoutant les roucoulements du beau Tino, et les petits pantalons brodés s'empilent dans les armoires. Les journaux spécialisés d'août 1939 conseillent des parures de jour composées d'une petite chemise montée sur un corselet formant soutien-gorge ou un empiècement de dentelle qui enferme les seins : les coutures de côtés sont biaisées, permettant au tissu de s'appuyer au corps.

« La minuscule culotte elle-même est montée sur un empiècement qui épouse strictement les hanches, car sous les robes collantes comme le sont cette année les jupes plissées ou en forme, il ne faut pas de volume inutile qui risquerait de détruire la silhouette. »

Tout était prêt pour remplir les valises de l'exode.

En robes à fleurs et sandales à semelles compensées, les Françaises découvrent tout à coup les horreurs de la drôle de guerre. On s'installe dans l'occupation et les relations parfois ambiguës avec les militaires allemands. L'industrie de luxe des lingères ne tourne plus guère pour les Françaises, mais fournit son tribut à l'occupant soucieux de ramener chez lui un souvenir apprécié. Les restrictions touchent bien évidemment tous les domaines, et les coquettes regrettent leurs bas de soie tout en passant de la peinture brune sur leurs jambes. Il faut une aide pour tracer la couture au crayon gras. Seule consolation à un si triste état de chose, ils ne tournent jamais, ces bas-là !

Toujours inquiète de la priorité des choses importantes, la IV^e République naissante se penche vite sur le problème – ô combien épineux ! – du slip kaki du personnel féminin de l'armée. « Le ministère responsable avait commandé des petits pantalons kaki avec dentelles et entre-deux pour remplacer les slips réglementaires. Une fabrique de Roubaix n'ayant pas encore reçu confirmation de la commande, certains députés demandèrent officiellement le retour au slip qu'ils déclaraient largement suffisant pour des militaires. Ce ne fut pas l'avis de Madame la Commandante des A.F.A.T., qui déclara bien haut que le slip était indécent. Cependant, le slip l'emporta (2). »

Serait-ce de ces années de pénurie que les jeunes femmes de 1945 ont gardé le goût des sous-vêtements réduits à leur plus simple expression ?

Dans la joie et l'enthousiasme patriotique de la Libération d'août 1945, les jupettes courtes volèrent allégrement sous les grandes manières et pour les beaux yeux des Yankees chargés de chewing-gum et de bas nylon...

Nylon, vous avez dit NYLON ?

(1) « Des rangs des chorus girls de bronze, chantant du nez, jaillissait tout à coup, comme lancée d'une fronde, une adolescente quasiment nue, une ceinture de bananes sur ses reins charnus et verticaux, long appel de chair à la pulpe lumineuse de mangue, qui se faisait bacchante de l'énorme et touffue sensualité du monde noir. » M. Vernes, « Aux Usines du Plaisir ».

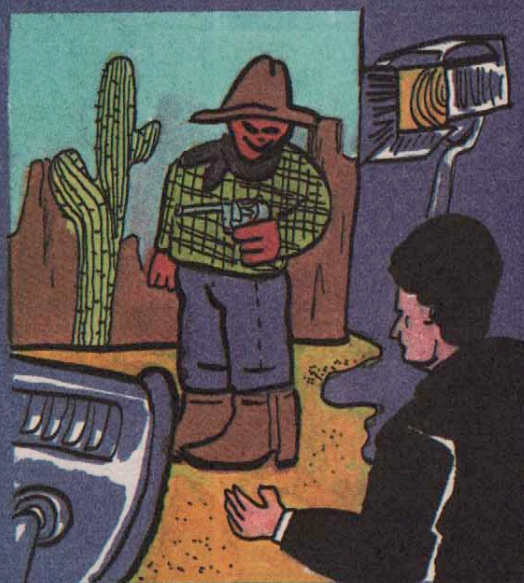
(2) Citation textuelle prise dans l'ouvrage de référence : « Histoire pittoresque du pantalon féminin », de Romi ; éditions Jacques Grancher.



il devint super-héros en
amérique.
il prit le bateau pour l'eu-
-rope.
il rencontra sur le pont
une jeune starlette



il la noya et en arrivant en
france il devint superstras.



DE LA POLICE

DANS l'agréable *la Mort franco de port*, de Ben Benson (Classiques du roman policier n° 14, Presses de la Cité), se trouve une représentation archétypique du « bon flic » de roman noir. L'inspecteur Paris enquête sur un meurtre. Il est sagace, réfléchi, scrupuleux ; sa fonction l'exige : En même temps qu'elle lui permet de traverser tous les milieux avec une assurance garantie par l'Etat, elle lui interdit d'être sentimental dans le cadre de son travail ; Paris semble donc n'avoir d'abord ni âme ni caractère, être seulement sa fonction, seulement un fonctionnaire très efficace ; et son humanité ne peut se manifester que sous la forme de faiblesses touchant cette fonction, et qui doivent demeurer minimales, ou bien Paris ne serait plus un bon flic. (Il ne trouve pas instantanément la clé de l'énigme ; il reçoit un coup de lame ; il commet une légère mais fâcheuse « bavure » avec son arme.)

C'est seulement lorsque l'intrigue approche de sa fin, et l'énigme de sa solution, que l'humanité pleine et entière du policier Paris peut apparaître. Cette humanité ne peut en effet venir qu'après cette fonction. La tâche sociale du bon flic passe avant les mouvements du cœur et de l'âme. Ceux-ci, qui sont la beauté intérieure du policier, ne se révèlent pleinement qu'en fin de parcours : Si tel jeune homme, méritant mais suspect, est finalement innocent, alors il mérite finalement d'être aidé ; si telle jeune fille riche et vache, séduisante mais soupçonnable, n'est plus soupçonnable, alors Paris peut cesser de la traiter sèchement, et même lui proposer la botte, malgré la différence de leurs milieux, et en marquant cette différence : *Si je vous sors, je ne puis vous promettre que des distractions modestes*. Justement, comme le policier a tardé par vertu, de cornélienne manière, à laisser voir sa beauté intérieure, cette beauté est rehaussée spirituellement. La fille est conquise, et les barrières sociales croulent devant la spiritualité policière : *Je vais vous confier un petit secret, murmura-t-elle (...) il n'y a pas de plus grand plaisir pour moi que de manger un hamburger à un stand, dans la rue. A condition qu'il y ait beaucoup d'oignon frit avec*.

Avec ça, *la Mort franco de port*

POLARS

est un bon bouquin, intéressant et émouvant. Un tas de bouquins noirs ayant de bons flics pour héros sont tout à fait passionnants. Tous, cependant, ont quelque chose de borné. Le négatif au travail dans la société n'y est aperçu que sous sa forme réifiée, comme crime ; la réalité de l'activité des policiers, qui consiste à aider au maintien des rapports sociaux,

aussi dans les grands romans à énigme, et plus encore dans ce moment, intermédiaire entre énigme et roman noir, où le policier résout de savants *puzzles* dans un décor plus urbain, réaliste, moderne, et notamment mauvais (Ellery Queen est ce moment).

Quant au roman noir achevé, le bon flic n'est pas son héros de prédilection. Outre le gangs-



est aperçue seulement comme lutte contre le crime ; à la fois la bêtise ordinaire, et Ed. McBain, et tel haut fonctionnaire de police avec qui je m'étais un jour laissé aller à parler, ont pour dernier mot que « s'il n'y avait pas de police, ce serait l'anarchie ». La formule ne manque pas de bon sens, mais elle n'est malheureusement pas dialectique pour deux ronds. Pour le bon flic comme pour son écrivain, la perpétuelle résurgence du crime est un mystère inquiétant. Plus l'inquiétude est grande, d'ailleurs, meilleurs sont les polars.

C'étaient déjà l'inquiétude et l'ambiguïté qui nous plaisaient

ter, il lui préfère évidemment le détective privé, et le journaliste, et puis presque toutes les espèces de citoyen à l'exclusion du policier. C'est que, pour le roman noir, le Mal est au pouvoir dans ce monde, et les flics sont donc mauvais ou du moins douteux en ce qu'ils veulent maintenir ce monde.

Que les érudits me corrigent le cas échéant, je ne vois pas un seul grand auteur de romans noirs classiques qui ait pris les bons flics pour héros, sauf d'une manière occasionnelle et marginale (par exemple dans *les Rangers du ciel*, recueil de nouvelles « de jeunesse » de Horace McCoy - Livre de

Poche n° 4099 -, narrant les exploits de Texas rangers munis d'aéronefs). Les grandes sagas policières n'apparaissent que tard dans l'histoire du genre, après la Deuxième Guerre mondiale, surtout avec Ed McBain et accessoirement Hillary Waugh. Une série chez McBain, celle du 87^e commissariat d'Isola, grande ville imaginaire qui est une pseudo-New York ; deux séries, moins abondantes, chez Waugh, l'une sur la brigade criminelle de Manhattan Nord et l'inspecteur Frank Sessions, l'autre sur le commissaire Fellows, chef de la police de Stockford (Connecticut), dans une sorte de grande banlieue campagnarde à moins de 100 kilomètres de New York.

L'intérêt de ces séries, c'est aussi qu'elles démarrent dans une période historique d'abondance et d'optimisme social, mais qu'on y aperçoit (plus ou moins) le revers de cette abondance et de cet optimisme, c'est-à-dire la misère et le crime, et puis, au fil des années, comment l'abondance et l'optimisme sont grignotés. De livre en livre, à vrai dire, l'un et l'autre auteurs ont abouti au pessimisme et à un début de panique, ce qui n'est pas triste. L'environnement provincial et campagnard permet à Waugh de rester dans une assez grande quiétude criminologique en ce qui concerne le commissaire Fellows (du même pas on peut trouver légèrement emmerdante la série « Stockford » - dont on trouvera divers épisodes chez J'ai Lu/Policiers, c'est-à-dire chez les bouquinistes : *On recherche ; Cherchez l'homme ; On n'empoisonne pas les saints*), mais seulement dans la mesure où cet environnement permet à Fellows d'espérer que plus ça change et plus c'est la même chose : *Sur l'estrade, dans la lumière des projecteurs, un sénateur du Connecticut - dont Fellows n'avait pas saisi le nom - faisait des phrases à propos du monde moderne, cette gabegie, et affirmait qu'il appartenait aux hommes de demain de mieux l'organiser (...). Ce refrain-là, Fred Fellows l'avait entendu bien des fois mais ça ne le gênait pas : il n'avait pas besoin d'écouter. A New York en revanche, le crime finit par l'emporter dans un Waugh tardif, *Fin de fugue* (Série noire 1370), où Frank Sessions, enquêtant sur le cas d'une fugueuse violée et assassinée, parcourt le milieu des*

hippies crasseux et drogués (certes, certes !) et arrête enfin le coupable, un nègre vaniteux, sadique et baiseur de Blanches, qu'un avocat réussit vite à faire relâcher faute de preuves.

Vous cherchez quelqu'un à blâmer ? demande l'avocat beau parleur. Prenez-vous-en à la Société. C'est elle qui le tire d'affaires. Et Sessions commentera à l'avant-dernière page : La Société veut protéger les coupables et tuer les innocents. Merde ! Si c'est ça que veulent les gens, pourquoi est-ce que je me crève à essayer de faire mon boulot ?

- Parce que tu crois qu'un jour



ou l'autre, la balance finira par pencher de l'autre côté.

- Non, en tout cas, moi je ne le verrai pas. Je ne suis pas aussi bêtement optimiste.

La haine de la dialectique a ainsi achevé de faire de Hillary Waugh ce qu'un langage relâché nommerait un fachos ; c'est cependant un auteur de polars assez intéressant, et précisément *Fin de fugue*, dans son amertume réactionnaire et sa peur du chaos grandissant, retient l'attention. Les meilleurs Waugh sont sortis à la Série noire, et tous ne sont pas consacrés aux bons flics (je tiens pour son chef-d'œuvre *Noces de plomb*, SN 476, dont le

thème et la structure rappellent *Notorious* d'Alfred Hitchcock) (1).

Mais le pape des histoires de bons flics est sans conteste Ed McBain, à qui la revue *Polar* a consacré un dossier érudit dans son numéro 9. On y rappelle que l'homme, né Salvador Lombino, a utilisé les pseudonymes de Curt Cannon, Hunt Collins, et Richard Marsten, et surtout ceux d'Evan Hunter (pour des romans notamment sociaux dont le plus célèbre est *Graine de violence*, et des travaux comme le scénario des *Oiseaux*), et bien sûr d'Ed McBain, pour la saga du 87^e commissariat, mais pas seulement. Cette saga, à elle seule, fait une bonne trentaine de volumes, pour la plupart parus en France à la Série noire ou aux Presses de la Cité (et je vous rappelle encore l'importante réédition du *Dément à lunettes* - Classiques du roman policier n° 19, ainsi que les rééditions récentes au Carré noir).

Dans l'imaginaire Isola - créée par McBain parce que les règlements de police de la ville de New York changeaient trop souvent, et parce que le romancier souhaitait s'appuyer sur une réalité plus stable - l'activité et l'évolution des divers flics qui peuplent le 87^e commissariat, autour du personnage de Carella, sont considérées avec humanisme (peines de cœur, etc.) et beaucoup de réalisme (McBain fait rédiger les rapports d'autopsie par son médecin). L'auteur semble particulièrement soucieux de la délinquance juvénile, peut-être à cause de sa propre jeunesse urbaine, et le sujet l'a d'ailleurs inspiré dans d'autres secteurs de son travail (non seulement *Graine de violence*, mais aussi *Le Temps du châtimement*, signé Evan Hunter aussi et dont John Frankenheimer tira un film intéressant). Le réalisme « unanimiste » lui permet de multiplier les aperçus sur la ville ; il est notamment assez fréquent, dans ses histoires du 87^e, que les « fausses pistes » soient plus intéressantes et occupent plus de place que la bonne solution de l'énigme policière posée au début. Ainsi McBain, en même temps qu'il finit par conclure à l'absurdité fortuite de tel ou tel crime particulier, ne cesse pas d'enquêter sur la cohérence mauvaise de l'ensemble social. D'un côté, il montre à la dernière page que le meurtre découvert à la première page est l'effet d'une pure particularité ; mais d'un

autre côté - entre-temps - le documentaire urbain a fait voir que le crime est produit *en général*. C'est la grande force de McBain, qui est au reste un excellent faiseur, sachant doser avec dextérité des ingrédients attrayants, alors même qu'il donne du monde une image amère. (Pour prendre l'exemple d'un ingrédient bien solide et bien carré, on pourra s'amuser à repérer comment le romancier distribue discrètement l'érotisme, par pincées sagaces.) Mais d'abord la réussite de McBain est d'avoir placé ses flics entre l'arbre et l'écorce : La solution finale de telle affaire particulière ne pèse pas lourd en face du documentaire sur le monde et sur ce qu'il inspire aux bons flics - colère, compassion, fatigue, chagrin. Humanisme, qui veut seulement voir dans les policiers des victimes des rapports sociaux. Bien sûr qu'ils le sont. Cependant ils en sont aussi les souteneurs, ce que McBain n'ignore pas, mais qui lui paraît inévitable : « S'il n'y avait plus de police, ce serait l'anarchie (2). »

A l'opposé, la figure du mauvais flic corrompu, fréquente dans le polar de haute époque, et qui s'est multipliée dans les polars contestataires, n'est pas forcément plus subtile, mais est généralement plus boyau-tante.

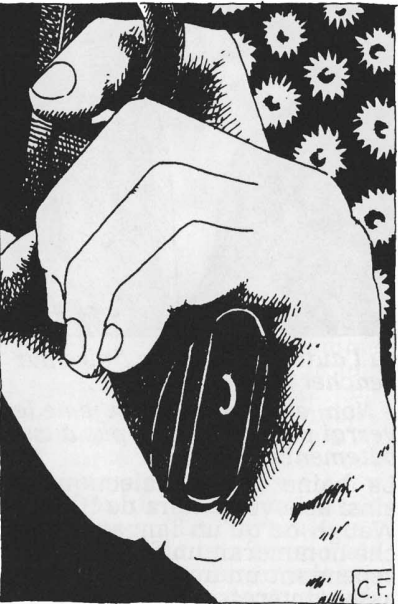
Elle n'est pas forcément plus subtile, car souvent elle s'attaque seulement à la malignité particulière de l'individu-flic. Sans parler des nombreux polars où les flics sont les ennemis du héros, on s'amusera bien avec ceux où un flic est à la fois le héros et une franche canaille. Par exemple *la Main prenante* de William Riordan (Sup. N. 62), où un flic sournois trempe dans tous les coups fructueux, et n'affronte les mafieux que parce qu'il veut les doubler. Ou bien, dans un registre supérieur, l'hilarant *Je suis un sournois* de Peter Duncan (Poche noire 134), et surtout *1 275 âmes* de Jim Thompson (CN 337), bien sûr, toujours cité, jamais égalé. Ce livre-ci, il faut le mettre à part, comme il faut mettre à part son auteur, parce que Thompson était une sorte de dingue ; il s'est coulé tant bien que mal dans le moule polar, mais sa noirceur et sa violence sont intérieures plutôt que sociales et historiques ; certainement il est l'auteur de polars dont il serait le plus facile de faire le commentaire psychanalytique (som-

maire), tant ses ouvrages sont des écheveaux de fantasmes.

Et il en résulte aussi que Thompson est tout à fait décalé par rapport aux soucis historiques et sociaux qui sont la grandeur du polar classique. *1275 âmes*, qui se déroule,



comme *Je suis un sournois* de Duncan, à la campagne, peut aussi être lu comme le contraire (incomparablement supérieur) des aventures criminologiques du commissaire Fellows de Hillary Waugh, dans une communauté que le mou-



vement historique laisse provisoirement indemne, et où l'extrême horreur de l'existence relève essentiellement de la condition humaine.

Quant à la critique de la police, on la trouvera plutôt dans un petit roman comme *le Pétard*

récalcitrant de Georges Lafontaine (Sup. N. 117) que vous ai signalé naguère ; mais déjà elle était entière dans un des chefs-d'œuvre de Burnett, *Donnant-donnant* (SN 169). Là, le flic magouilleur Roy Hargis est saisi de passion pour une jeune femme à qui tout le « système » (dont Hargis fait partie) veut faire porter le chapeau pour un meurtre. Il la tirera de là, rassurez-vous, en échange de sa démission, et après avoir agité toutes les menaces qu'il peut agiter en tant que complice de toutes les magouilles. La beauté de la chose, c'est d'abord qu'on refuse à la fin sa démission ; c'est ensuite que la fille, dont Hargis arrange la libération prochaine, a bel et bien tué ! Ce livre est admirable qui, laissant tomber toute la « problématique » à la con sur le flic (est-il bon ? est-il mauvais ? est-il valet ?), a expulsé complètement la moralité normale de son champ. Tâchons d'en faire autant (3).

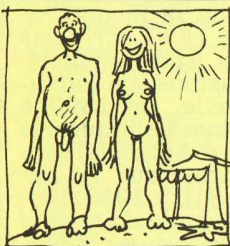
Manchette

(1) Note subjective : un de mes plaisirs de cet hiver a été d'être enfin commandité pour écrire (pour le cinéaste Pierre Grimblat) l'adaptation cinéma de Noces de plomb que je proposais vainement de tous côtés depuis quinze ans. Avec le temps, tous les espoirs sont permis, et je lance donc ici un vibrant appel aux financiers puissants en ce qui concerne deux chefs-d'œuvre de Wade Miller, et John D. McDonald, respectivement *Monsieur la panthère* et *Vendetta place*, que je trimbale également depuis quinze ans. Ça ne nous rajeunit pas, merde alors, mais je tiens à mourir riche et heureux.

(2) Les amateurs de curiosités rechercheront les Sentinelles d'Ed McBain (Gallimard, le Livre du jour, 1966), roman de politique-fiction civique, où l'on voit des dingues d'extrême-droite s'emparer militairement d'un hameau, dans les keys de Floride, pour s'emparer ensuite d'un vaisseau de la coast-guard et lancer une attaque-suicide sur Cuba pour provoquer la guerre mondiale. Ce livre assez lourd est une clé pour comprendre vite McBain. Il place en exergue une citation de Kennedy qui dit son inquiétude : A une époque où une simple escarmouche pourrait prendre en une nuit les proportions d'un holocauste atomique, une grande puissance ne prouve pas sa détermination en abandonnant le soin de sonder les intentions des autres à des sentinelles. Il expose l'ambiguïté des simples citoyens qui ont ou n'ont pas le courage de s'opposer au coup de main belliciste. Il fait enfin échouer ce coup de main grâce à un hasard très symbolique (le navire des extrémistes de droite entre fortuitement en collision avec une embarcation d'extrémistes de gauche pleins de munitions). Il répète ainsi que le monde ne tient qu'à un fil.

(3) Sous peine de retomber dans l'éthique de Maigret, que ranime la parution récente d'ouvrages de l'américano-hollandais Jan Van de Wetering : le Papou d'Amsterdam et Maria de Curaçao au Mercure de France, précédés par Mort d'un colporteur (éditions des Autres), mettent en scène les policiers hollandais De Gier et Grijsstra, enquêtant sur des meurtres dans un décor effondré : Amsterdam, les hippies, la drogue, la perte de sens de ce monde, etc. Pourquoi pas, au fait ? Mais c'est lent. Et d'ailleurs, pourquoi ? Je veux dire : est-ce nécessaire ?

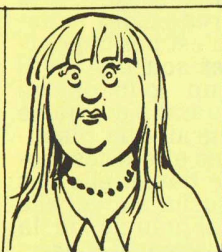
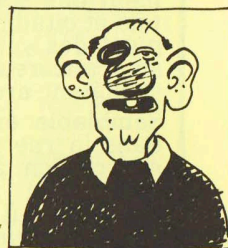
ANNONCES DÉGUEULASSES



JE SUIS SEUL, DÉSESPÉRÉMENT SEUL. JE ME TROUVE BEAU MAIS TOUT LE MONDE ME TROUVE MOCHE. JE ME TROUVE JEUNE MAIS TOUT LE MONDE ME TROUVE VIEUX. J'AI UN GROS MANDRIN MAIS TOUT LE MONDE DIT QU'IL EST PETIT. ACCEPTE TOUTE OFFRE ÉCRITE EN TRÈS GROS CARACTÈRES.

COUPLE NATURISTE. LUI: 1m 77, 72 KILOS. ELLE: 1m 65, 56 kilos, AIMANT LES JEUX DE MOTS, SOUHAITERIONS RENCONTRER COUPLE HOMO MALE OU FEMELLE, OU COUPLE BI OU COUPLE HÉTÉRO MAIS ÉCHANGISTE AIMANT LES JEUX DE MOTS. ÉCHANGERIONS JEUX DE MOTS EN DOUBLE SUR DIVERSES PARTIES DU CORPS. EXEMPLE: QUEL CUL!... L'ACTEUR (CALCULATEUR) ET QUEL CUL!... L'ACTRICE (CALCULATRICE)

J'AIME L' ATMOSPHÈRE DES VESTIAIRES APRÈS LES MATCHS, TOUS CES CORPS SUANTS QUI SE FRÔLENT POUR ALLER SOUS LA DOUCHE, CES PLAISANTERIES SUR LES PARTICULARITÉS PHYSIQUES, CES CLQUES SUR LES FESSES, CES MI-ÉRECTIONS DE FATIGUE, CES POILS RUISSÉLANTS, CES LENTS RHABILLAGES INTERROMPUS PAR UNE DISCUSSION QUI LAISSE UN SLIP À MI-CUISSES. CEPENDANT QUE LES BRAS DÉCRIVENT L'ACTION QUI A AMENÉ LE PÉNALTY, QUE CE CON D'ARBITRE A SIFFLÉ ET D'AILLEURS, QU'EST-CE QU'IL FOUT LÀ, CE SA LAUD, À NOUS REGARDER À POIL? IL NOUS SIFFLE PÉNALTY ET EN PLUS IL EST PÉDÉ, BARRE-TOI OU ON T'ENFONCE JUSQU'AUX POUMONS. JE RESTE.



J'AI 35 ANS ENVIRON. J'ÉCRIS À LA PLACE DE MON MARI QUI EST TRÈS TIMIDE ET QUI VOUDRAIT QUE J'AIE UNE AMIE AVEC DES GROS SEINS ET QUI POUSSÉ DE PETITS CRIS QUAND C'EST AGRÉABLE. CAR IL PENSE QUE LE SPECTACLE DE NOS DEUX CORPS NUS—NOUS SERIONS NUES—SERAIT CHARMANT. MON MARI RASSURE TOUT DE SUITE MON AMIE, PENDANT NOS ÉBATS IL NE REGARDERA PAS PARCE QU'IL AURAIT TROP HONTE.

J'AI 35 ANS ENVIRON. J'AIMERAI RENCONTRER HOMME SUPER VIRIL POUVANT SE DÉGUISE EN FEMME POUR DONNER LE CHANGE À MON MARI QUI COMMENCE À M'AGACER.

JE SUIS TRÈS RICHE ET, MA FOI, FORT BIEN DE MA PERSONNE, MAIS JE N'AI ENCORE JAMAIS RENCONTRÉ QUELQU'UN DONT JE SOIS SÛR QU'IL M'AIME POUR MOI-MÊME. CETTE SITUATION EST PÉNIBLE SURTOUT QUE JE NE TROUVE PERSONNE NON PLUS POUR PARTAGER MA PAILLASSE POUR DE L'ARGENT. MON TRÉSOR SE COMPOSE DE PIERRES PRÉCIEUSES ET DE PIÈCES D'OR PAR CENTAINES.

LA POSITION DE MON ÎLE EST APPROXIMATIVEMENT EN PLEIN MILIEU DE LA MER. J'ESPÈRE QUE MA BOUTEILLE PARVIENDRA À DESTINATION AU PLUS VITE. BARBUS S'ABSTENIR.



C'est tout ce que j'ai comme photo



QUI N'A PAS VU MON SAUCISSON N'A RIEN VU.

JE VOUS ATTENDS POUR VOUS MONTRER MON SAUCISSON—SI ENTENTE—MARDI MIDI SOUS L'HORLOGE DE LA SALLE DES PAS PERDUS. SIGNE DE RECONNAISSANCE: UN SAUCISSON DANS LA POCHE. JE VOUS CONSEILLE LE MAGASIN "AUX 2000 SAUCISSONS", TOUT PRÈS DE LA GARE. LE PATRON A L'HABITUDE ET NE FAIT PAS D'ALLUSION DOUTEUSES.

QUAND JE MONTE EN ASCENSEUR JE NE PEUX PAS BANDER.
QUAND JE DESCENDS EN ASCENSEUR, JE NE PEUX PAS DÉBANDER.
QUAND JE MONTE DES ESCALIERS JE BANDE ET JE DÉBANDE.
QUAND JE DESCENDS DES ESCALIERS, JE ME TIENS À LA RAMPE POUR PAS TOMBER. RENCONTRERAI COMPAGNE QUI ME TIENDRAIT LA RAMPE DANS LES DESCENTES D'ESCALIER POUR ME PERMETTRE DE CONSTATER MON ÉTAT.



J. FEMME AIMERAIT RENCONTRER COUPLE MODERNE ET AISE DANS LE 16^È ARR. JE FERAIS LE MÉNAGE, LA CUISINE, ILS M'APPELLERAIENT LA BONNICHE ET LE MONSIEUR, APRÈS M'AVOIR ASTICOTÉE PENDANT PLUSIEURS SEMAINES, ME PRENDRAIT À LA SAUVETTE, ME METTRAIT ENCEINTE ET J'AVORTERAI SI MAL QUE JE DEVIENDRAIS STÉRILE.

APRÈS, ON POURRAIT BAISER TRANQUILLEMENT TOUS LES TROIS PARCE QUE MON ANGOISSE, C'EST DE TOMBER ENCEINTE.

Hugot

LES CARNETS FRANÇAIS DE L

EXPOSITION GRATUITE ET PERMANENTE

AU XIX^e siècle, la vanité bourgeoise exacerbée par la dérive des titres, aiguillonnée par un « légitime » désir de survie et alliée à la révolution industrielle, à l'enrichissement des collectivités et à l'accélération permanente des régimes, portera puissamment une statuaire monumentale et citadine que l'accroissement des surfaces urbaines et sa cancéreuse surpopulation sollicitent ardemment (1).

Semblable exposition de l'art dans la rue répond d'ailleurs, et fort bien, au souci des naturalistes et des positivistes : *L'art n'est-il chose publique ? et Le sculpteur ne doit-il pas être au service des travailleurs ?* Et si, pour les Saint-Simoniens, rien ne vaudrait une statue pour humaniser un lieu public, pratique, Henri Juin pose déjà la question de son lieu d'érection : *Où doit-on poser les statues et leurs piédestaux de granit ?* Et de nous préciser intelligemment : *Est-ce sur le sable des plages, au milieu des sillons fraîchement remués ?... Non !* enchaîne-t-il aussitôt, mais non sans bon sens... *Il faut à la statue le roc qui ne peut pas fléchir, il lui faut le sol éprouvé des grandes villes, le bruit de la place publique et de la rue ; la rue appartient au peuple !...* Cependant que, cautionnant le tout, Baudelaire déclare : *Le rôle divin du sculpteur consiste à raconter dans un langage muet les pompeuses légendes de la*

gloire, de la guerre, de la science et du martyre...

Dès lors, et jusqu'à la chute de la III^e République, l'inauguration de chaque monument est prétexte à des déploiements populaires. Le grand jour venu, la sculpture, dévoilée par quelque membre du gouvernement – c'est l'occasion rêvée pour le pouvoir de porter la bonne parole –, est soumise au jugement des citoyens... Un nouveau style, républicain, laïc et patriotique, surgit du macadam. Essentiellement bourgeois et toujours rétrograde par souci de notabilité (le vernis n'est pas tout à fait sec), chargé de lourds symboles, il se veut contradictoirement le héraut du progrès. Ce style, où l'emphase va le disputer à la naïveté, répondra toujours et aussi à des classifications extrêmement strictes voire parallèles à l'évolution politique du temps. En effet, si, dans l'ordre tertio-républicain, les philosophes et les écrivains occupent la première place (ce qui s'expliquerait par un pouvoir venu des instituteurs...), les hommes politiques et les artistes ne prennent que la seconde, précédant ainsi les scientifiques, les médecins et... les pharmaciens. Certes, il est normal que la politique se serve et serve l'Art en priorité, sinon au détriment des serviteurs de l'humanité ; mais que dire de nos valeureux militaires qu'on retrouve, ô stupeur ! en quatrième position... Tout juste devant les outsiders royaux, ces souverains dont le nombre réduit se justifie par la rareté des sommets monarchiques. C'est

que chaque période explicite ses choix. De 1870 à 1880, Jeanne d'Arc ou la réconciliation. De 1880 à 1890, écrivains et philosophes sont pléthoriques, nous assistons à la fondation intellectuelle. De 1890 à 1910, les hommes politiques, le travail nuancé d'Art social et le progrès prennent leur revanche. Et si, de 1910 à 1919, l'airain des armes coule au mépris des Beaux-Arts, ceux-ci, magnanimes, n'en tiendront pas rigueur à leurs principaux bénéficiaires : les années 20 verront statufier en large majorité des militaires. Enfin, précédant la Seconde Guerre mondiale, l'instabilité politique privilégiera (hélas, en vain) les hommes fort des chambres bleu-horizon et, curieusement, les aviateurs...

Cette sculpture des rues, des places, des parcs et des squares, toutefois, n'est pas dépourvue d'intérêt, et son délire (3) mériterait qu'un jour on lui rende justice quand bien même avec retard, aurait-elle plastiquement subi les effets des modes. Mais ne se devait-elle pas de les ignorer, celui auquel elle était destinée, l'homme de la rue, étant par essence conservateur... Soyons le aussi, alors que les frondaïsses roussissent !

Jean-Marie de Busscher

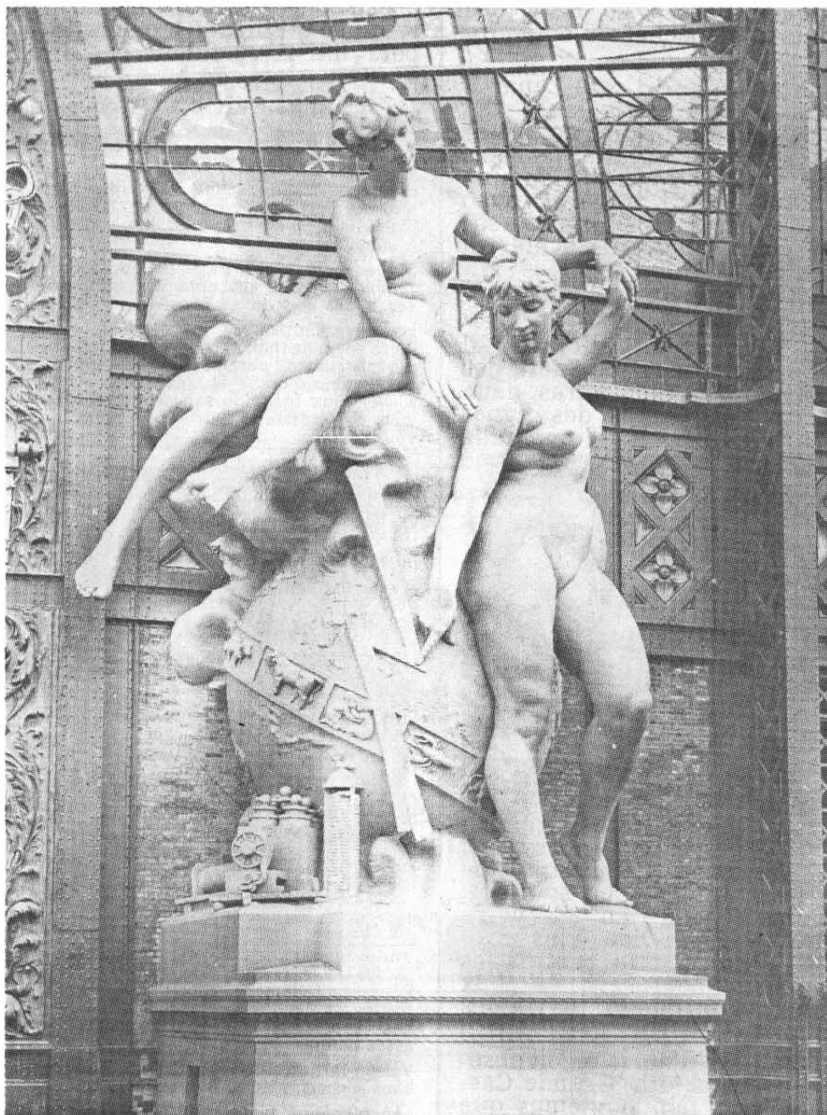
(1) Dans le diagramme du chiffre de ses fabrications, la courbe pour la seule ville de Paris est prodigieusement ascendante... De 1870 à 1890 : 20 statues. De 1880 à 1890 : 28 statues. De 1880 à 1900 : 31 statues. De 1900 à 1910 : 51 statues. De 1910 à 1920 : 12 statues. Cette chute de la production, bien évidemment, trouve ses raisons dans la sauvage agression de l'Allemagne. Son rythme et ses prodigieuses cadences s'en trouveront à jamais altérés : de 1920 à 1930, elle retombe au maigre ni-



Serpollet et sa « Serpolette à vapeur »



AVRAIE BEAUTE ARTISTIQUE



L'électricité



Dumas fils et d'intrépides admiratrices

veau des années 1870 (20 statues), et de 1930 à 1940, elle ne dépassera pas, hélas, celui, médiocre, des années 1880/1890, soit 28 statues. Devant cette fringale de statues, le Conseil municipal de Paris se verra obligé en 1904 (la faste décennie) de prendre la décision de ne statuer les impérissables génies que plus de dix années après leur mort. On comptait alors près de cent statues à la gloire de contemporains...

(2) A cette sorte de lanterne rouge, la défaite de 70 n'est sans doute pas étrangère (Ne lit-on pas dans « La République française » du 27 novembre 1871, qu'on a découvert un général qui ignorait si le Rhin coule du sud au nord ou du nord au sud...), mais elle correspond aussi à une période de démobilisation patriotico-militaire : celle des années 1880-1910. En 1906, un ministre de la Guerre, le général Picquart (que l'on accusait d'être plus habile à chevaucher un tabouret de piano qu'un coursier fougueux), supprima (on croit rêver) les sonneries de clairon à la caserne ; les régiments ne sortent plus en corps et les tambours ne battent plus durant six longues années (jusqu'en 1912 pour être précis).

En 1891, dans un article paru dans le « Mercure de France » intitulé « Le joujou patrie », Remy de Gourmont n'hésite pas à écrire qu'il ne donnerait pas son petit doigt pour la reconquête de l'Alsace-Lorraine, car il lui sert à abattre la cendre de sa cigarette... Le zélé Dérouté, en 1899, est condamné à dix ans de bannissement et le peintre Detaille exécute des commandes pour la famille impériale d'Allemagne.

(3) On pense surtout au délire plastico-scientifique des sculpteurs du progrès... Ceux-ci, dans des compositions telles que « L'Électricité » ou « La Vapeur », sont remarquables par le génie qu'ils eurent - mêlant les symboles aux appareils techniques - de réaliser des œuvres aussi belles sur le plan plastique que singulières par leur composition. Les bonds de la science fascinent à un tel point Etex qu'il rêve d'élever un monument à la gloire des hommes qui, par leurs fonctions, avaient contribué au cours du XIX^e siècle à faire progresser l'humanité. Il avait imaginé, pour symboliser le Génie, de sculpter une dame à moitié nue, adossée contre une cheminée d'usine et l'extrémité d'une locomotive ; de la main droite, elle aurait brandi une torchère terminée d'une étoile éclairée par la lumière électrique, cependant que de la gauche, elle désignerait un générateur tout aussi électrique... Pour augmenter l'effet (si tant est que faire se soit pu...), des vapeurs de gaz mêlées à des jets d'eau devaient surgir de ses pieds. Simple, sobre, de bon goût !



LE TOUR DU MONDE DES PETITES CHOSSES SUCRÉES



Artiste... (text partially obscured)

La chasse d'eau coule sans arrêt. Ils sont venus voir les chutes de l'Iguaçu. En septembre, ce n'est plus la saison touristique au Brésil. Les moustiques profitent d'un occasionnel courant d'air chaud pour traverser la moustiquaire. Au-dessus de leurs lits, l'immense ventilateur gris tourne au ralenti. Leur père, l'Amiral, passionné d'hydrographie, ne leur parlait que cataractes, rapides et chutes.

Son verre de Coca est plein de fourmis. Elle se lève pour le vider mais s'arrête en voyant le reflet de son frère dans l'ombre de la piscine. Elle déteste ses promenades nocturnes. « Il vaut mieux éteindre pour ne pas attirer les insectes. » L'humidité l'abrutit.

Il l'attend au café, à côté de la cascade. Elle est retournée à l'hôtel Dajti dès qu'elle s'en est aperçue. Les autobus albanais ne sont pas fréquents. Inquiétude. Non, la femme de chambre n'avait rien vu. Panique. La bague de l'Amiral ne l'avait jamais quittée.

Elle lui dit : « Regarde comment tu es habillé. Tout le monde est en tenue d'été. Je me demande ce que tu devien-

drais s'il m'arrivait quelque chose. » Il mange un mille-feuilles au sirop d'érable.

Elle s'obstine : « Tu n'as aucun amour-propre. » Le bruit des chutes l'empêchera d'entendre le reste.

A la terrasse du café Zonar à Athènes, elle renvoie le thé mais pas la confiture aux pétales de roses. « Naturellement, tu n'as rien à répondre, comme d'habitude. » Il regarde avec dégoût sa joue poudrée de sucre glace. La bague a été retrouvée. « Anton ! Tu es ailleurs. Tu ne m'écoutes pas. » Un taxi l'éclabousse ; il pleut.

A Fontaine-de-Vaucluse, il achète du nougat de Sault, des berlingots de Carpentras, deux cartes postales et des figues fraîches. Elle ne se maguille

plus ; il n'avait jamais remarqué que ses cils étaient si rares. « Tu as grossi depuis quelque temps », lui dit-il en souriant. Elle ne répond rien. Son verre de Muscat est vide. Plus tard, elle lui dit : « Ne rentre pas après dix heures, je ne peux pas dormir quand tu traînes dehors. »

Le maître d'hôtel le reçoit obséquieusement à la Grande Cascade. « Ça fait longtemps que votre sœur n'est pas venue, Monsieur. » « Oui, elle me manque ; nous étions très pro-

ches... Auriez-vous des îles flottantes ? »

Le bois de Boulogne est calme. Il est six heures du soir, le soleil se couche tard. La bague de l'Amiral est un peu trop grande pour lui. Il va falloir la faire ajuster.

Vivian Ostrovsky

ADRESSES

Albanie. Tirana : hôtel Dajti (pâtisserie maison, crèmes caramel, « trigones » (mille-feuilles) au sirop d'érable, confiture à la cerise).

Grèce : café Zonar, Panepistimou 9 (kourambides (sablés aux amandes), milk shakes, sodas et granités fraise ou citron).

Provence. Carpentras : pâtisserie Jouvaud (avec salon de thé), 9, rue Evêché (délicieuses charlottes, christines (fruits confits, eau de fleur d'oranger), très bonnes glaces, sorbets aux fruits de saison. Accueil toujours chaleureux et souriant de Mme Jouvaud).



Photocopie d'une page d'agenda

Pâtisserie Delamare (salon de thé aussi), 9, rue de la République (accueil froid/courtois, mais les pâtisseries et les glaces sont assez bonnes).

Vaison-la Romaine : 41, Grande-Rue (très bons sorbets, glaces. Bon accueil, sympa).

Lanchier-Avia, place Montfort (trop chichiteux, mais il y a une terrasse salon de thé).

Paris : la Grande Cascade, bois de Boulogne (pour les amateurs de cascades).

HOVERLLOYD
24 rue de St-Quentin
75010 Paris
278.75.05

PARIS LONDRES 138^F

(Prix spécial jeunes jusqu'à 18 ans et étudiants jusqu'à 26 ans)

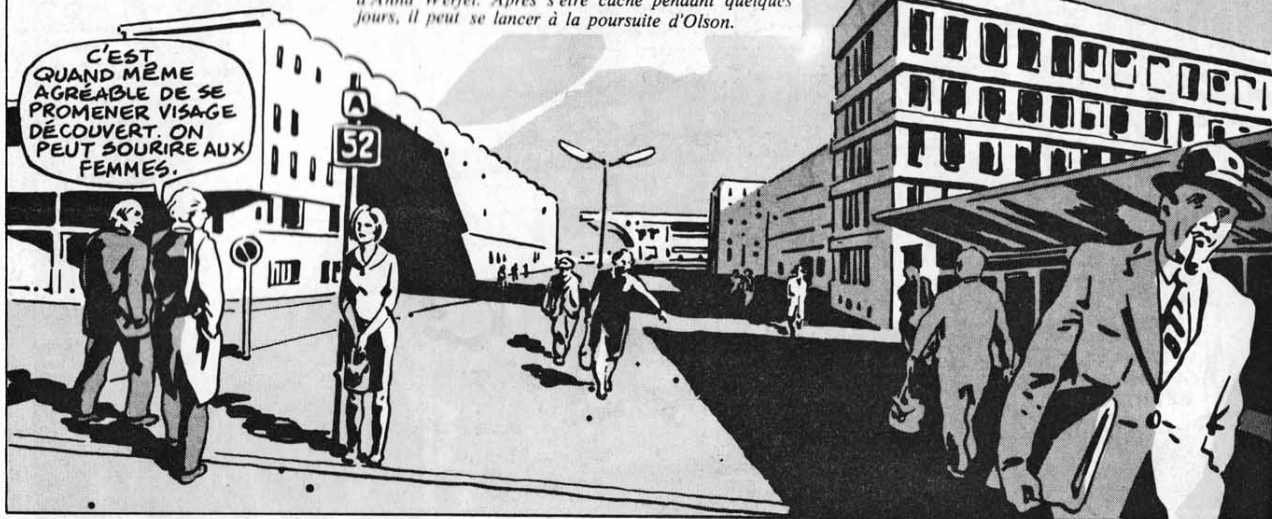
Un prix super économique. Paris-Calais en car, Calais-Ramsgate sur coussin d'air, Ramsgate-Londres en car. Jusqu'à 5 départs par jour. Renseignements et réservations à votre agence de voyages ou directement à Hoverlloyd Paris.

BOSCH 7-J

WARSCHAU 5

VARENNE

Résumé: - Ardeur a enfin un visage grâce à l'habileté d'Anna Werfel. Après s'être caché pendant quelques jours, il peut se lancer à la poursuite d'Olson.





MAIS OÙ
VEULENT-ILS
ALLER ?

NULLE PART.
SEULE LA TROUPE
VOYAGE, ET
COMME DU
BÉTAIL.

UN GRAND HALL AVEC DES GUICHETS DE TOUTE SORTE DES GALERIES
MARCHANDES, DES BOUTIQUES ET UNE FOULE DE GENS AFFAIRES.



TOUS LES
PRODUITS SONT
FACTICES. DU PLÂTRE
POUR LES YEUX.
PAR CONTRE, LES
FLICS ET LES FILLES
SONT AUTHENTIQUES



VOUS AVEZ
BIEN CHOISI
VOTRE ENDRIT !

ICI,
TOUTES LES
POLICES SONT
REPRÉSENTÉES.



CE VIEUX OLSON
A TOUJOURS AIMÉ
LES MONDANITES.

UN CHOIX
DE CARTE. MALGRÉ
LES APPARENCES,
IL EST JUDICIEUX.



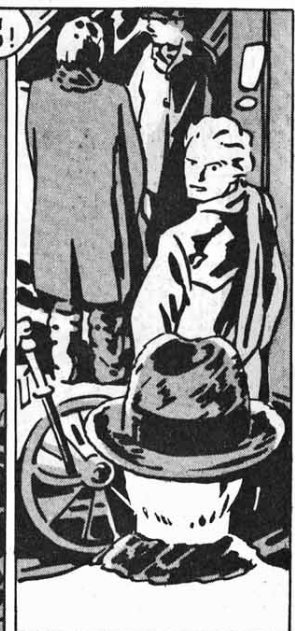
CETTE GARE EST
UN TERRAIN NEUTRE,
PERSONNE N'Y A JAMAIS
OSÉ IMPOSER SA LOI ;
ENFIN, PAS ENCORE.



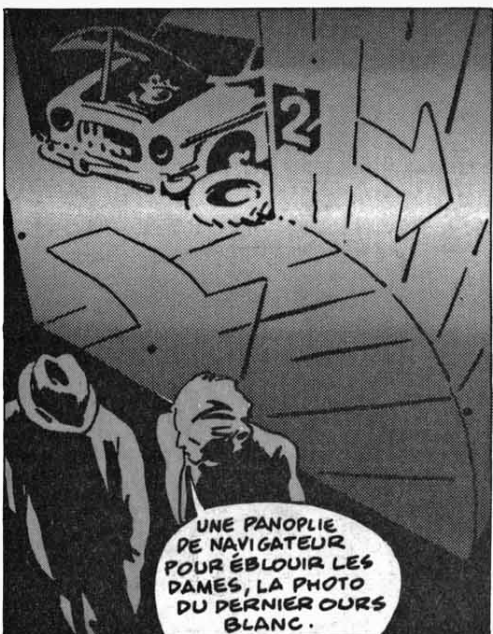
LA PLACE D'ASSE,
C'EST ICI QUE
NOUS DEVONS LE
RETROUVER.



OUI, LÀ-BAS
C'EST LUI...
LE TYPE AU
CHAPEAU.



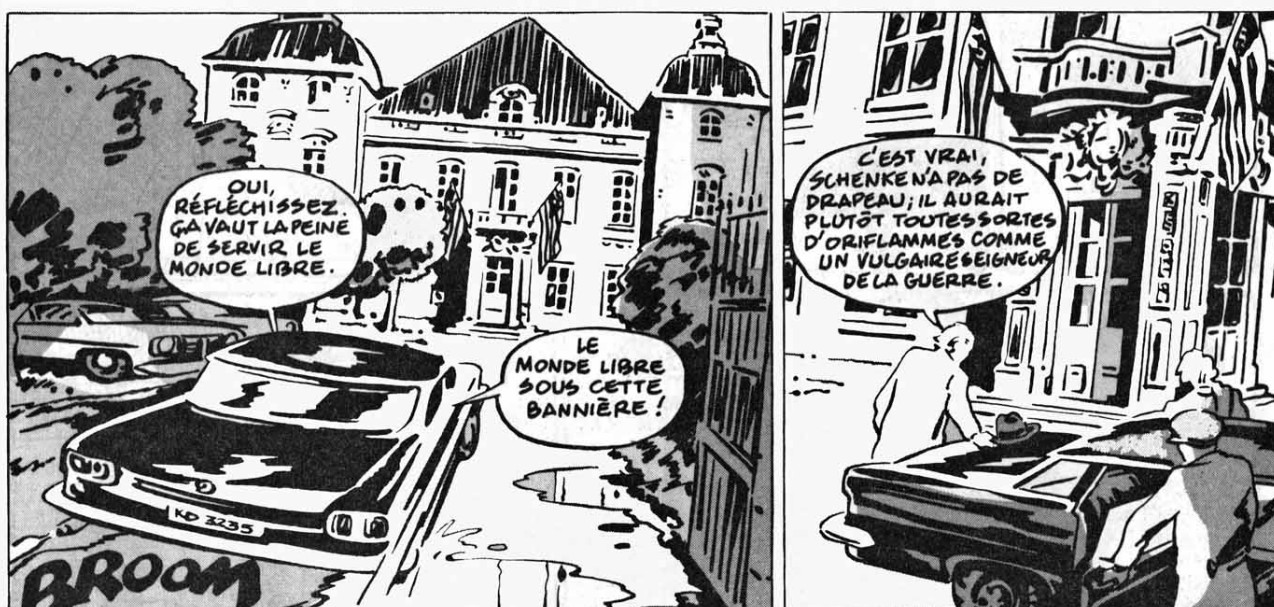








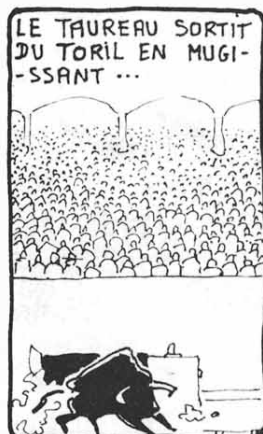




(à suivre)



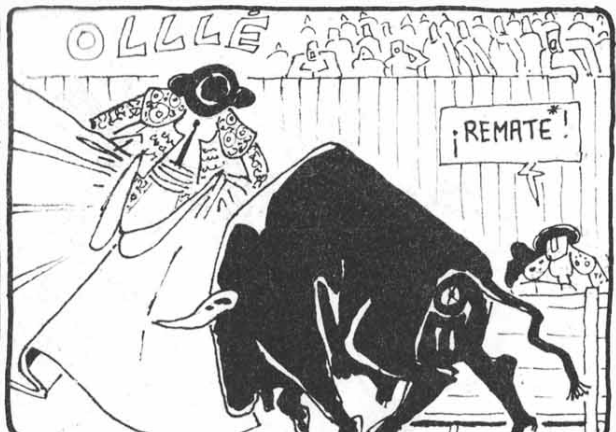
AUTHEMAN



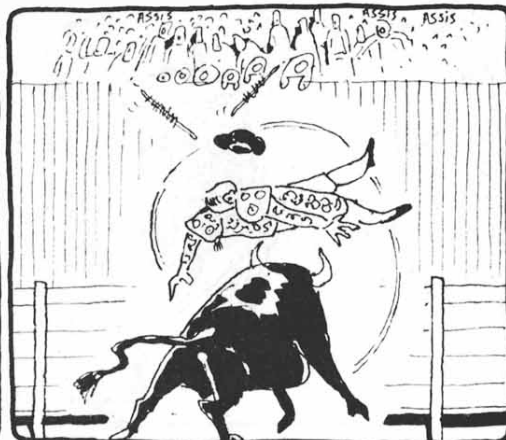
* SANS BRAVURE



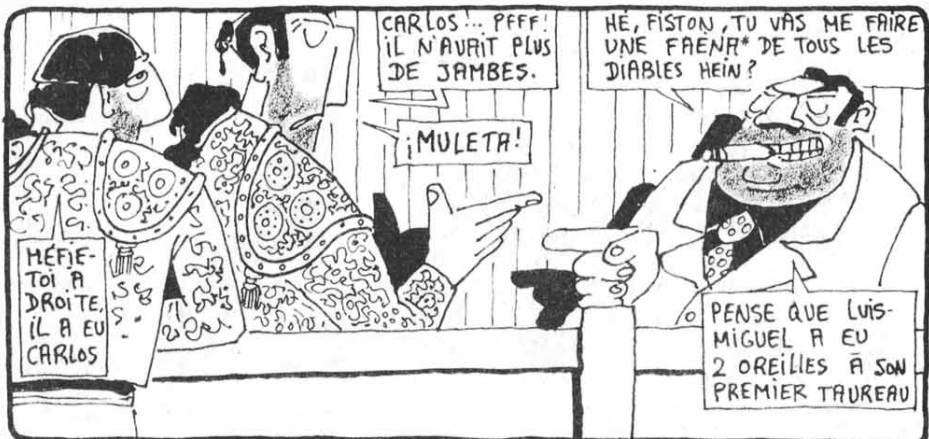
* CONTRE - PISTE



MANDOLO SUIVIT LE CONSEIL DU PEON ET, AU MEME MOMENT, A L'AUTRE BOUT DE LA PISTE...
 ...DEUX PICADORS FIRENT LEUR ENTREE SOUS LES HUEES DES "NON INITIES"
 TANDIS QUE L'APODERADO ETAIT DESCENDU DANS LA CONTRE-PISTE, LE FRONT SOUCIEUX, ET SES DEUX LEVRES GRASSES ET LUISANTES ENROULEES AUTOUR D'UN CIGARE MALODORANT.
 * IMPRESARIO.
 LE CASTILLAN!!! IL A TRUQUE LE SORTEO*
 SI! JE SAIS BIEN...
 IL A PRIS LES MEILLEURES BETES!
 * TIRAGE AU SORT DES BETES
 MAIS IL VA VOIR CE QUE JE SAIS FAIRE.
 CE "TORO" JE LE TUERAI AU MILIEU DE L'ARENE! TU M'ENTENDS, LE CASTILLAN!
 MADONA!
 MANDOLO FIXA SOUDAIN LA TRIBUNE PRESIDENTIELLE.



* MÉTHODE QUI FAUCONNE LE TORERO



* DERNIÈRE PHASE AVANT LA MORT DU TAUREAU.



* VALET





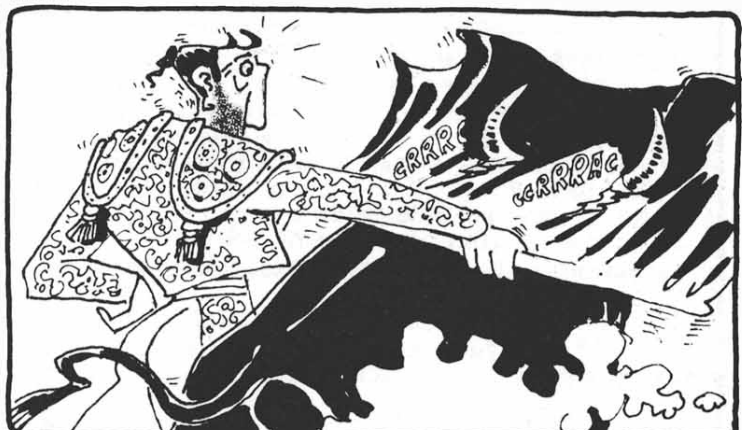
* PASSE À GAUCHE



* PASSE À DROITE

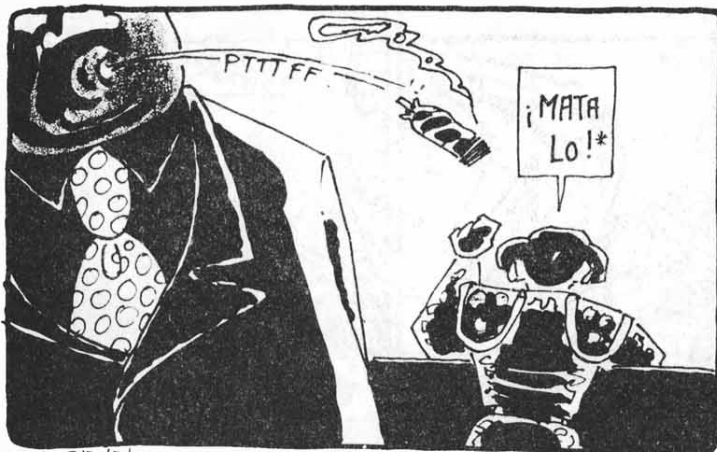


* DE DOS



* ÉPÉE * CHAPEAU





* TUE LE !



* CÉLÈBRE GANADERILLA (ÉLEVAGE)

CE JOUR-LÀ, IL N'AVAIT PAS LE BRAS, MANOLO. LA DEUXIÈME ÉPÉE S'ENFONÇA PLUS PROFONDEMENT DANS LA PLAIE SANGUINOLENTE. LE TAUREAU BLESSÉ BALANÇÀ LA TÊTE DE GAUCHE À DROITE EN DÉROULANT UN FILET DE BAVE ROUGE; PUIS IL DÉGUEULA UN FLOT DE SANG. LA BELLE ACTRICE AMÉRICAINE QUITTA SA PLACE AVEC UNE GRIMACE DE DÉGÔT. LA BÊTE MUGIT SANS COLÈRE ET SE CALA SUR SES PATTES. LA FOULE EXCITÉE EXPULSA QUELQUES BOUTEILLES VIDES QUI VINRENT ROULER SUR LA PISTE; MANOLO SERRA LES POINGS.

CHARCUTIER!
...T'AS RIEN DANS
LE FROC!

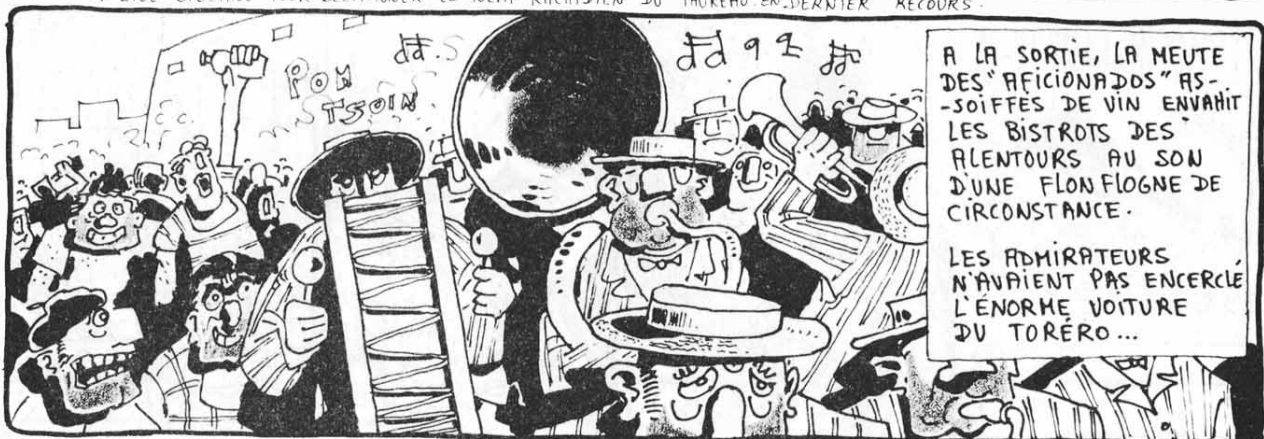
VA RACLER
LES CANNES,
RIGOLO.

VEUT PAS CRÉVER
LA CHAROGNE
DESCABELLO*

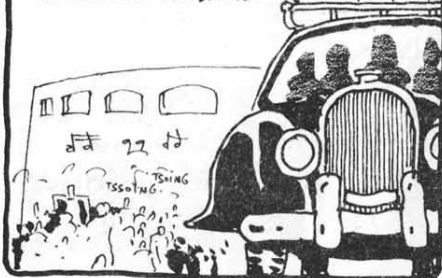
T'AS DÉJÀ
VU
UN
TAUREAU
DANS
TA
VIE?



* ÉPÉE SPÉCIALE POUR SECTIONNER LE NERT RACHIDIEN DU TAUREAU EN DERNIER RECOURS.



...PERSONNE NE LA
REMARQUA LORSQU'ELLE
QUITTA LA PLAZA
EN EMMENANT LE
QUADRILLE PAILLETÉ



OLLÉ
IL EST FINI,
MANOLO!

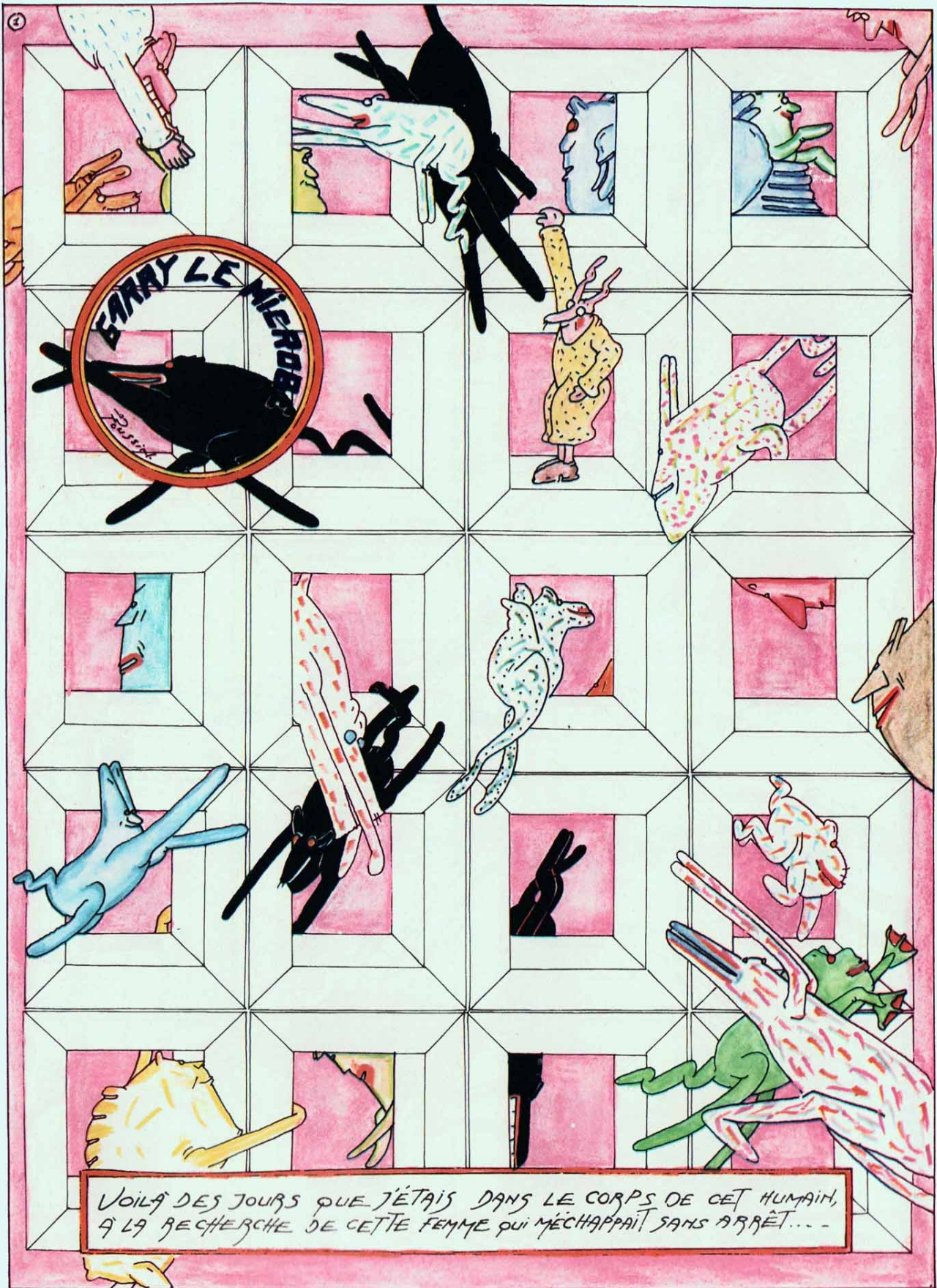


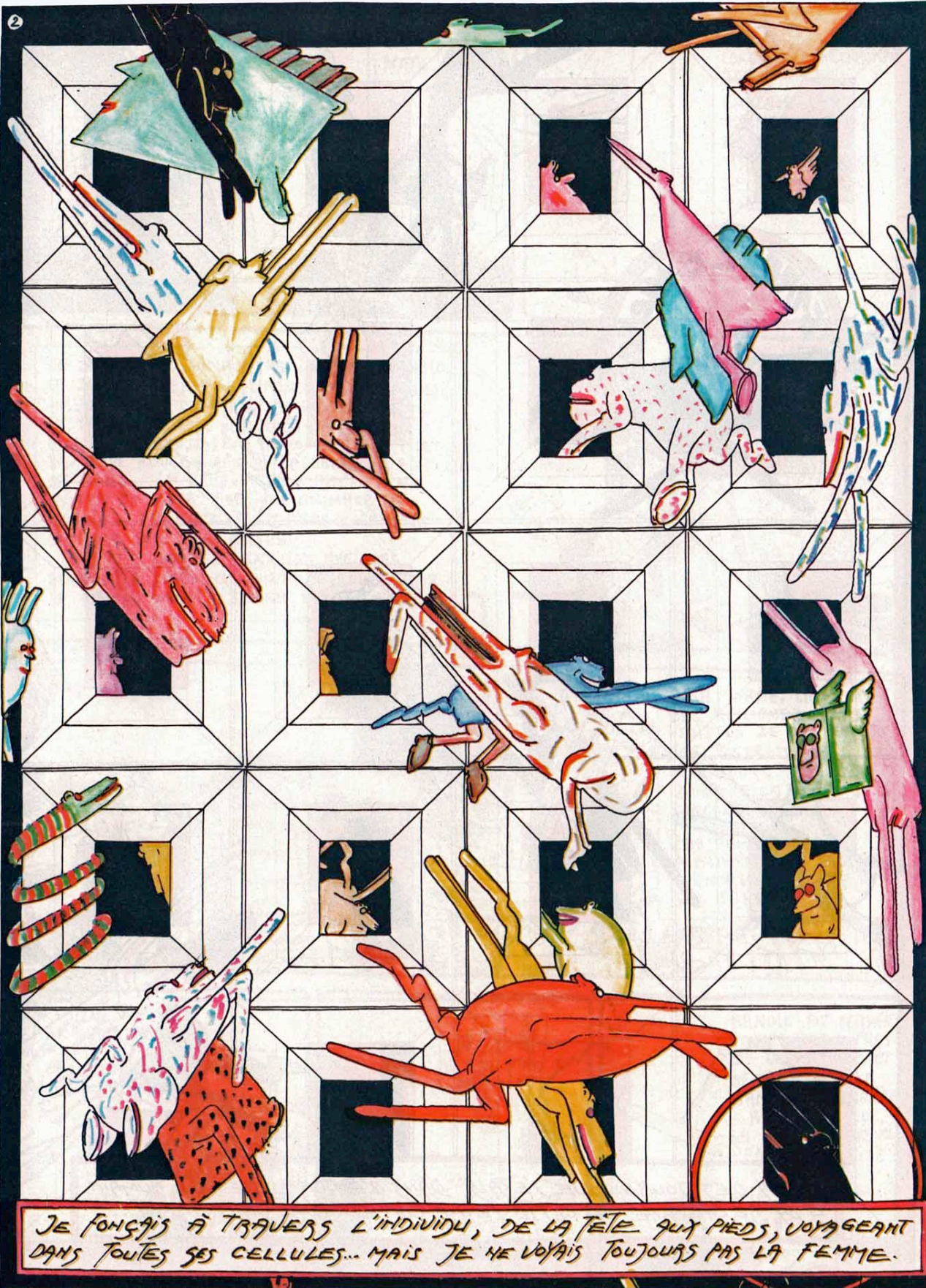
MANOLO FIT FERMER
TOUTES LES VITRES
DE LA VOITURE ET
SE TASSA SUR LA
BANQUETTE ARRIÈRE
...A CÔTÉ DE LUI,
LA PLACE DU VIEUX
PÉON ÉTAIT VIDE

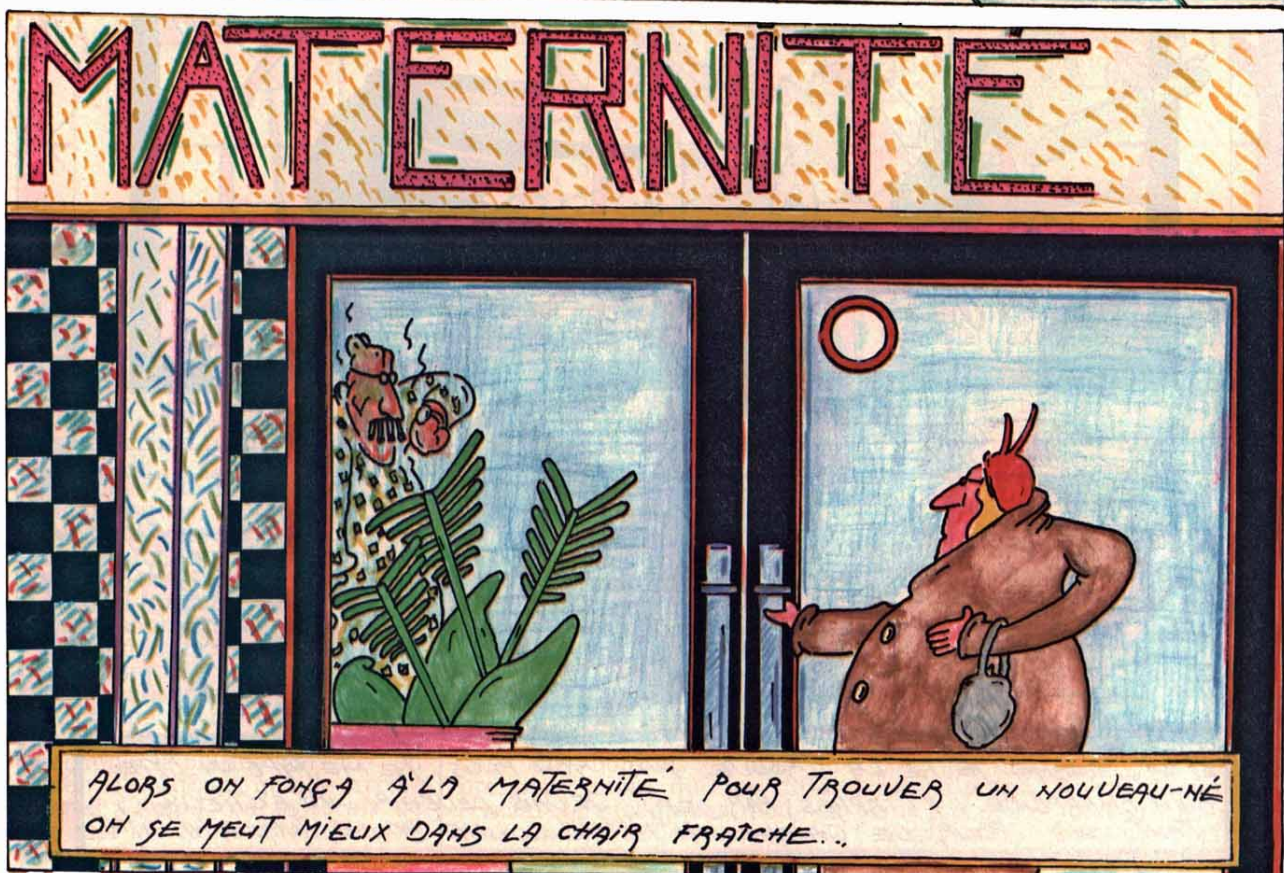
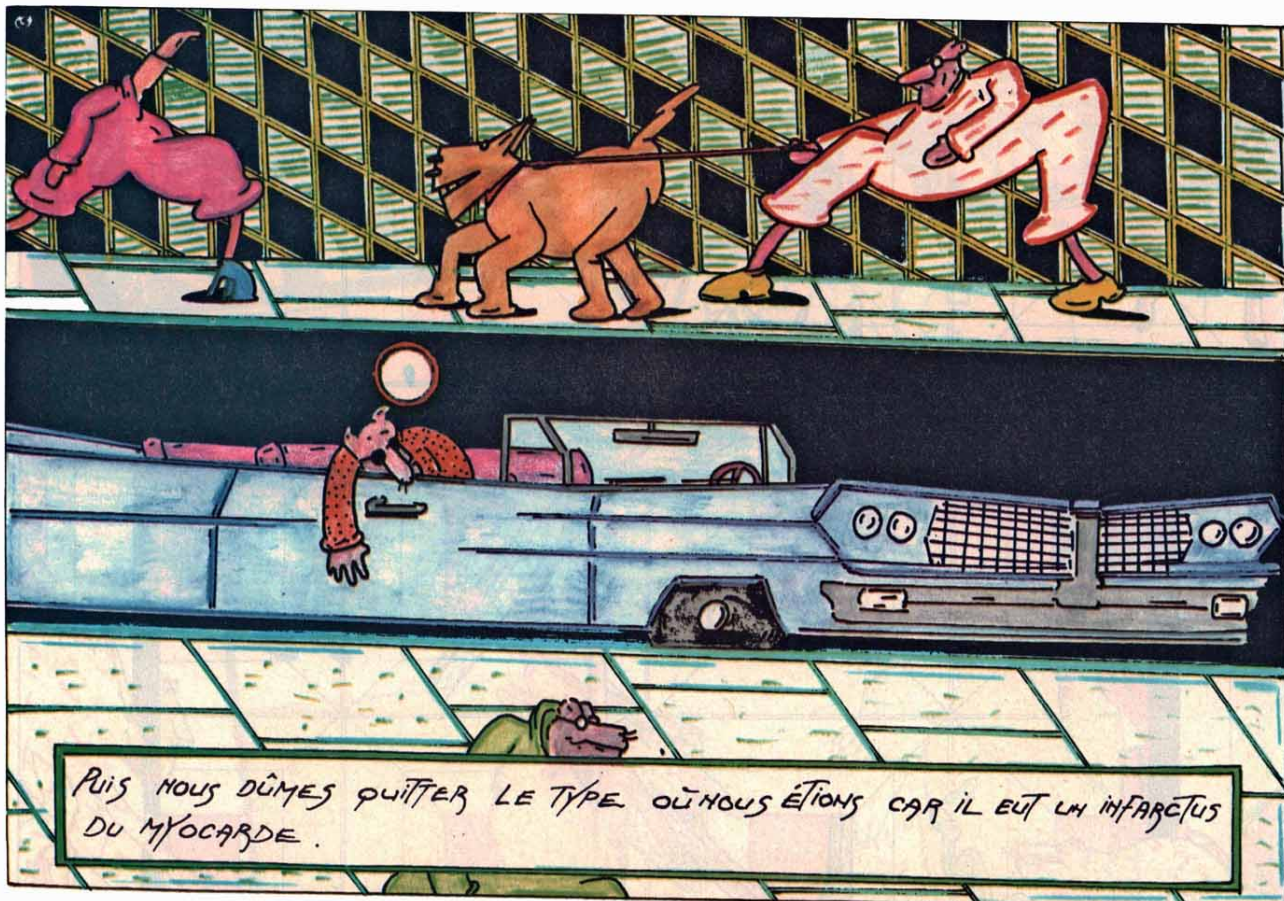


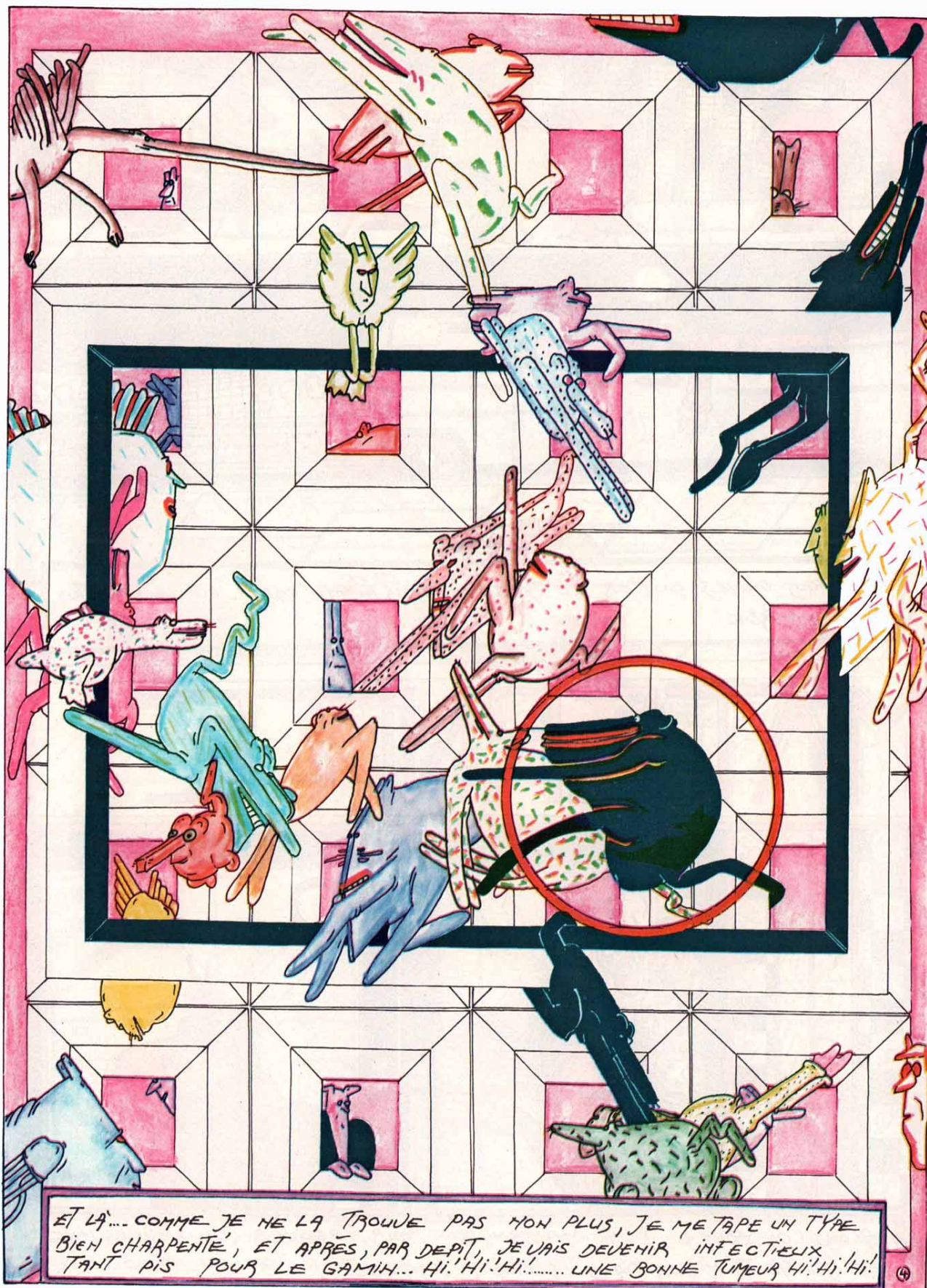
FIN

AUTHEMAN









LES AUDIOPHILES ONT LES PIEDS MOUS



SI ma grande revue de la haute fidélité commença par la platine, ce n'est pas par hasard : par rapport au peu d'importance qu'elle a dans la chaîne – tout le monde est d'accord pour le reconnaître – elle a fait l'objet de recherches et de modifications gigantesques, et tous les critiques, utilisateurs et professionnels réunis ont acquiescé sans rechigner. Pourtant, à mon avis, il manque à cette machine sophistiquée un élément dont un jour on ne pourra plus se passer : la commande de la mise en marche et de l'arrêt de la chaîne en même temps que la platine. Quand le disque est terminé, la platine s'arrête ; eh bien, il suffirait qu'elle arrête aussi l'ampli, ça éviterait de laisser la chaîne marcher toute une nuit à vide (ça arrive !).

Passons à l'ampli : vous vous creusez un peu et vous vous demandez ce qui a pu changer sur cet élément dont la fonction ne laisse pas beaucoup de place à la fantaisie. Souvenez-vous, pourtant : il y a eu la guerre des watts, de plus en plus de puissance, puis de moins en moins cher. On a parlé de valse des watts, d'escalade de plus en plus de puissance, de monstres, de pêche, d'attaque, de coffre, de réserve de puissance, de puissance disponible... Pour quoi faire ?

Quand les premiers appareils japonais sont apparus, on jugeait de leur qualité à la douceur des boutons ; c'était la première chose qui les différençait beaucoup des modèles allemands, français et anglais. Des boutons plus gros, plus

doux, plus beaux. Cette « boutonmania » existe toujours, mais elle a subi des variantes : les boutons ont beaucoup grossi, surtout le bouton de volume.

Est-ce un symbole pratique de la puissance grandissante de l'ampli, ou un gros clin d'œil à son propriétaire ? Quand la taille maximum permise par la surface des façades fut atteinte, on les cranta. On appela cela des plots. Clac-clac-clac...

On aima. Finie la volupté du bouton qui tourne comme dans un bain d'huile. Il nous fallait un bouton qui passe d'un cran à un autre plus ou moins en douceur, et ce fut suffisant pour que des tas de gens changent d'ampli. Il faut admettre une fois pour toutes que les audiophiles sont mous des pieds à la tête : tout ce que les Japo-

nais créent pour eux chaque année de nouveau, ils le veulent comme des fous, sans aucune critique, sans aucune remise en question.

Une fois cette crise crantée passée – on pourrait dire aussi une fois que le citron fut bien pressé –, on est revenu aux boutons doux, sans crans, et j'ai même l'impression que leur taille diminue un peu sur les hauts de gamme en ce moment !

Ça ne suffisait pas de jouer avec les boutons. On valsa aussi avec les filtres et les réglages. Parmi eux, il y en a un qui s'appelle « Loudness » qui sert à donner de la présence et de la chaleur à faible volume. Ce fut, à ses débuts, un sujet de racisme invraisemblable ; il y avait les amplis avec et les amplis sans, et malheur à ces derniers : invendables, personne n'en voulait. On avait beau multiplier les gadgets, les commutations, aucun n'était aussi déterminant que le fameux « Loudness ». Comme on se lasse de tout, on fit des appareils tout noirs avec de gros cadrans qui indiquaient on ne sait trop quoi. Toujours est-il que les « vu-mètres » se sont maintenant installés, et que les aiguilles sont peu à peu remplacées par des petites lumières clignotantes, tandis que l'on revient à la couleur d'origine : métal satiné.

Et la puissance dont je vous parlais ? Au début, un ampli faisait 2×10 , 2×15 watts à tout casser. Quelques constructeurs firent des hardiesses à 2×20 W. A 2×30 , on cria au fou. A 2×35 , on était médusé, sans voix. Qui pouvait bien acheter ces monstres ? Pour quoi faire ? Quand on frôla les 40 watts, puis les 50, les journalistes n'y tinrent plus et déversèrent des flots sur cette frénésie des watts, cette escalade suicidaire à la puissance. Les dieux se battaient. Quand le plafond fut atteint, on se battit sur les prix : après être montés en flèche en même temps que la puissance (ça faisait plus vrai), ils redescendirent en vrille, sans que la puissance diminue. On pouvait acheter un 2×50 watts pour le prix d'un 2×25 six mois plus tôt. Les dieux s'amusaient.

Soudain, tout le monde prit conscience qu'il valait mieux avoir des watts bien faits que des watts gonflés, et que point trop n'en fallait. On freina l'escalade sans la stopper ; les prix continuèrent de baisser et les gens décidèrent de se raccrocher à des points de repère. Le plus banal : 1 watt par mètre carré, ou le plus idiot : 1 watt par mètre cube, ou encore le plus scientifique et qui traîne son absurdité encore aujourd'hui : un ampli de 10 ou 15 watts de moins que les enceintes, le tout n'excédant pas une

cinquantaine de watts. En fait, la vraie règle est comprise entre ces deux limites : à un bout le gargouillis fluide d'un appareil poussif, et à l'autre les voisins. Pour achever de freiner ce délire, on s'aperçut que la croisade des watts avait un gros revers commercial : dans un premier temps les fabricants firent un 50 watts pour le prix d'un 30. Puis les gens réalisèrent que 30 watts leur suffisaient et dépensèrent moins. Les constructeurs ne pouvaient plus augmenter les prix, donc virent leurs recettes baisser. D'où obligation pour eux de se rattraper sur les quantités, en produisant plus et en baissant encore les prix, cependant que de plus en plus de gens achetaient pas cher des amplis peu puissants. Ce fut le départ de ce que l'on appelle aujourd'hui la démocratisation de la hi-fi.

J'ai bien aimé cette hardiesse des constructeurs à vouloir dépouiller les appareils de leurs artifices inutiles. La qualité y aurait vraiment gagné, le prix des appareils aussi. Mais, là, pour une fois, les utilisateurs n'ont pas voulu. L'essai n'a pas dépassé le haut de gamme. Est-ce dû à une habitude trop ancrée par les assauts des publicistes, ou bien à une réelle boulimie ? Maintenant, on est arrivé aux mini-chaines. Pas étonnant, les amplis de taille normale sont vides...

Montver



OLIVIA
CLAVEL

LES AVENTURES de TELEVOYAGE

2^{ème} PARTIE

RÉSUMÉ

RENTRE PAR AZARD DANS UN
CAFÉ de TRAVE. TELE ET LES
FILLES SONT PRIS EN OTAGE PAR LA
POLICE **QUE** le GOUVERNEMENT
OFFRE AUX SULTANS POUR LEUR
PLAISIR et STOPER LA GUERRE
CONTRE L'HEUROPE. ARRIVÉS
A TANGER et LORS du REPAS
PARTOUZE, TELE CASSE LA GUEULE
A UN MINISTRE TROP ENTREPRENANT
JETER AU FOND d'un CACHOT, TELE
FAIT CONNAISSANCE d'un vieux
ROBOT. ILS S'ÉCHAPPENT et
TRAINENT DANS UN LONG SOUTERRAIN
JUSQU'À LA LUMIÈRE.....

AII! CROULIK! LE PASSAGE AMÈNE AU
ALI BAR! (Croulik) JE N'Y AIS QUE DES
ENNEMIES! T'Y DOIS UN PEU
D'ARGENT



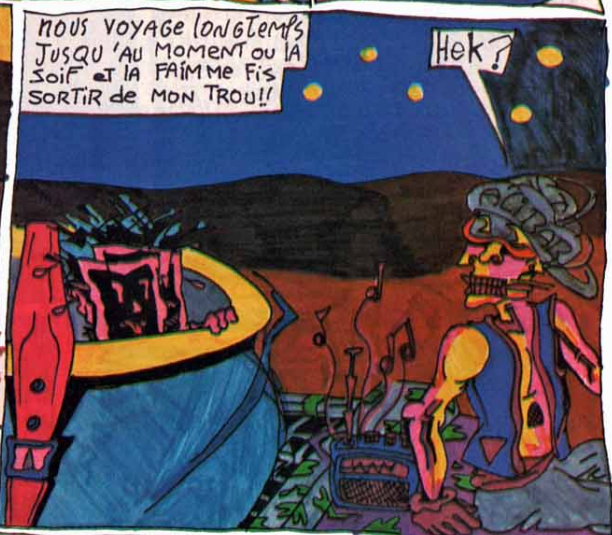
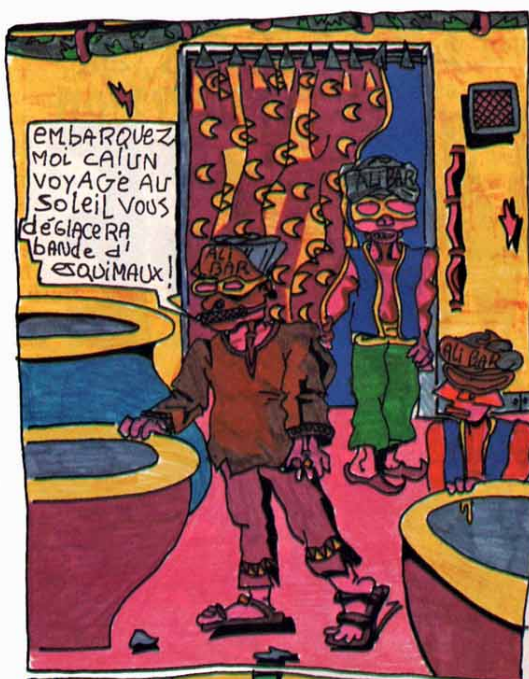
hey, c'est
plein de
Tapete,
PAR LA!

Je crois
que j'ai
une idée
croulik!



CACHONS-NOUS DANS
ces Fûts d'Huile croulik
MOUVANTE elles sont
expédiées le MATIN
dans quelques croulik
LOINTAIN OASIS
Croulik

vite





Je ne repris mes esprits que déjà clouée sur le plancher du désert...

A NOUS LA PRIME!

Tu es fait télé comme un rat mécanique!



Nous reviendrons dans 3 jours te voir... tu sera dessécher par la chaleur plus noir que ton écran

Les animaux en plastic viendront te sucer...



et toi sale vieillard tu mérite la même mort pour l'avoir aide!



et voilà comment je risquais de mourir stupidement... la chaleur lente envahie nos circuits

les gardons crouiik du alibacrouiik sont de plus en plus désagréable!



Les larmes et la sueur mélangées Je regardais les milles hublots scintiller dans le haut-plafond



le vieux va casser sa pipe et me laisser seul et moi aussi tout deviens si clair et si chaud jusqu'à l'aveuglement

hey Petit crouiik ça y est le grand ordimateur viens me crouiik chercher à dieu... et fait gaffe crouiik la vie est dure bing! bong!

et il meurt blanc sur le parquet

Moi Je Regarde le ciel Toujours et Mont Tube cathodique commence A chauffer sur le desert CIRÉS



Je Repris Naissance dans mille brulures et les CRACS CRAC dans ma bouche ensable -RONGÉ PAR les ANIMAUX ON PLASTIC AFFAMÉS



LA FAIM dans le dessert!

le Jour est Monté et brusquement LA MORT S'ÉLOIGNE...



MAIS que se PASSE-t-il?

hey c'est une Fille!

L'AUTRE est MORT bof UN VIEUX ça VAUT RIEN A L'ARGUS!

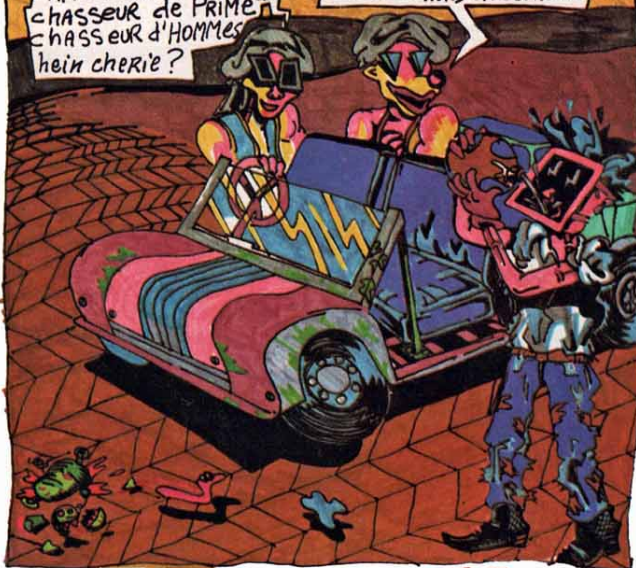


NAN Je SUIS UNE TÉLÉVISION!

Sois cool Tu es SAUVÉE!

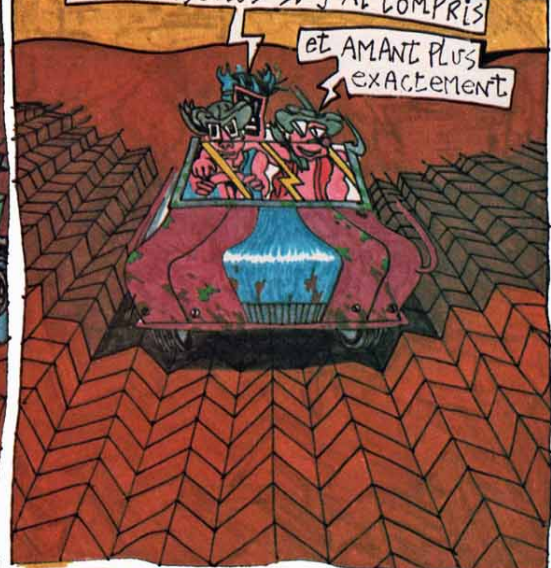
Je vous Présente hamed et yldérin chasseur de PRIME chasseur d'HOMMES hein chérie?

dans le Pays A coté ON est Hors LA Loi hehe



Z'ête Associés si J'ai COMPRIS

et AMANT plus exactement





HELAS NI POUR MOI NI POUR LES REDALES C'EST UN BON BLEND DES NOUVEAUX ENNUYES NOUS ATTENDENT





MAIS DANS LA FOULE SILENCIEUSE PAR L'ARRIVÉE
PIÈRE DE TÉLÉ UNE VOIX TRANQUILLE S'ÉLÈVE
DANS L'AIR POUSSIEREUX



et AINSI TÉLÉ Je fus. Achetée PAR cette
FEMME RICHE J'ALLAIS COMPRENDRE QUE
L'AMOUR EST DIFFICILE A TROUVER LA VIE CRU
ET ENNUYEUSE DANS LA Jet Society du MONT



C'EST UNE FEMME RICHE (si les FEMMES SONT INTERDITES
A TANGER = A SUEZ il en existe quelque une
DANS LA HAUTE SOCIÉTÉ) (elle était entourée de
ses GARDES DU CORPS)

BETTY BOOP, POPEYE & Cie

APRÈS *Tex Avery*, la folie du cartoon, *Jacques Rouxel* et les *Shadoks*, et en attendant un ouvrage sur *Trnka*, avec entre autres une interview exclusive de *Pojar* et *Latal*, tous deux animateurs de *Trnka*, le prochain volume de *Fantasmagorie*, qui sortira peu après ce numéro de *Charlie*, sera la version française du fabuleux livre de l'Américain *Leslie Cabarga* : *The Fleischer Story*...

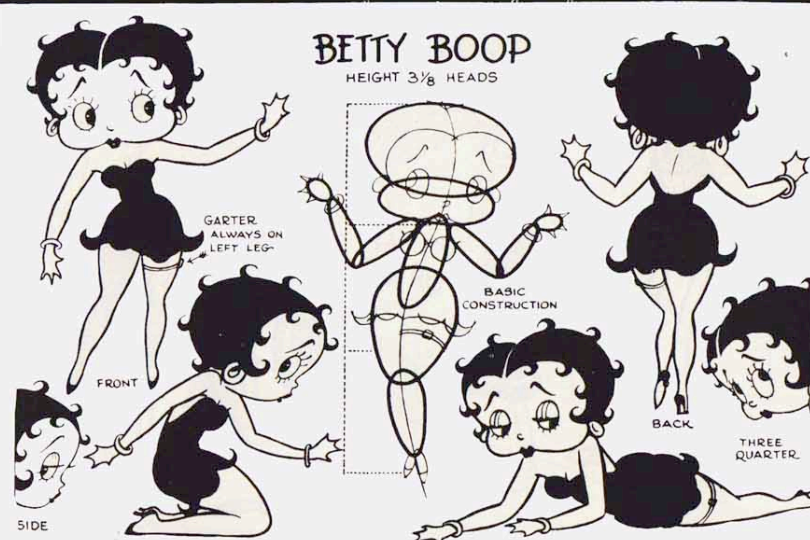
Ce phénoménal bouquin, dont on a déjà eu l'occasion de vous parler, ne sera pas uniquement traduit. Il sera complété d'un supplément interdit dans la version américaine, interdit par les membres de la famille *Fleischer*, dont le fils, *Richard Fleischer* (*Tora Tora Tora*, 20 000 lieues sous les mers...). Ce qui se comprend, vu les révélations scabreuses qu'il contient (voir *Charlie*, n° 114) : *Max Fleischer* aurait tenté de faire passer *Dave* pour fou, qui, complètement parano, s'enfuit un jour en prenant l'avion sous le pseudonyme de *Lipschultz*... La *Paramount* aurait menacé de couler un bateau où étaient embarqués les *Fleischer*, aurait tenté de les compromettre avec des prostituées, même peut-être de les assassiner, tout ça pour qu'ils quittent le studio !!!

Plus sérieux que ces ragots, troublants au demeurant... *Betty Boop, Popeye et Cie* contiendra trois interviews inédites.

D'abord, *Myron Waldman*, chef animateur chez *Fleischer*, qui a reçu un « mérite cinématographique » pour son travail sur les cartoons et qui a bossé comme réalisateur sur *Mr. Bug goes to town*, long métrage de 1941. Il nous apprend que le studio des *Fleischer* se trouvait au-dessus du restaurant d'un certain *Chin Lee*, et que les odeurs de canard rôti rendaient fous les animateurs... ou, plus sérieusement, que *Betty Boop*, au départ, était un chien, avec cependant son corps et sa voix de fille.

Robert Little, qui était décorateur, raconte que le musicien *Frank Loesser* s'étant assuré plusieurs fois par téléphone que la salle d'enregistrement était bien dotée d'un portemanteau pour ne pas avoir à coucher son veston sur le piano, eut la surprise de découvrir une salle recouverte de porte-

WHAT'S



UP DOC?

manteaux, sur les murs, au plafond, et même vissés au plancher... Il dénonce également un ex-décorateur de chez *Disney*, qui, une fois, avait peint sur un décor de film des petits oiseaux en train de voler, et qui auraient bien sûr été figés dans le ciel une fois le décor filmé. « Il n'avait pas vraiment le feeling pour l'animation », conclut *Robert Little*...

Enfin, *Joe Oriolo*, animateur qui réalise aujourd'hui des séries TV d'après *Félix le Chat*. Travaillant comme sauveteur, il s'était engagé en tant que coursier chez *Fleischer*, tout en faisant le laitier. Il faut dire qu'on est en 1933, pendant la dépression, et que l'argent est rare. *Oriolo* avoue avoir travaillé en Floride sur un dessin animé pornographique ; chaque technicien de l'équipe *Fleischer* en ayant fait une scène, le film terminé se retrouvait presque être un long métrage. Avec de très beaux décors, précise-t-il...

Autre nouveauté par rapport à l'édition américaine : le film raconté plan par plan, qui est à présent un peu l'image de marque de *Fantasmagorie*. Il s'agira du tout premier « Po-

peye », datant de 1933, intitulé simplement : *Popeye the sailor*. Dans ce même film apparaît *Betty Boop* : c'est le seul cartoon où les deux plus célèbres héros des *Fleischer* se trouvent réunis. Le film raconté s'étale ainsi en quelques 220 photos...

Outre une couverture toute neuve de la main de *Leslie Cabarga* in person, un bon tiers des 300 documents du *Fleischer Story* sont différents et inédits. *Betty Boop, Popeye et Cie* aura plus de 200 pages, et sera éditée par *Artefact*, 3, rue du Marché, 95880 Enghien.

Pour en savoir plus sur *Leslie Cabarga*, expert en *Fleischérologie*, *Rivoire* et *Carret* l'ont interviewé en 1978 à *San Francisco* :

Dis-nous deux mots de ton passé et comment est né « The Fleischer story » ?

J'étais un très mauvais élève, j'avais l'habitude d'être renvoyé. Parce que j'avais séché un cours, ils m'ont dit de ne pas venir de deux jours, et je suis allé à *New York*... Là, j'ai vendu des dessins, des B.D. Parallèlement, je m'intéressais aux vieux cartoons et avais

envie de savoir qui était Max Fleischer. J'ai alors rencontré Woody German, mon éditeur, qui avait travaillé pour les studios Fleischer. « Vous êtes la personne que je cherche !!! » Par lui, j'ai pu rencontrer des gens qui avaient travaillé dans

dit qu'il s'habituaient à ce que ses amis préférèrent ses films à sa présence : « Qu'il vienne, mais qu'il apporte ses cartoons !!! » Grâce à lui, j'ai eu la possibilité d'en voir beaucoup.

Tu as un point de vue plus critique sur les Fleischer que ce

depuis longtemps par un livre, mais que l'occasion ne s'était jamais présentée. Si je l'avais fait comme il le voulait, peut-être m'aurait-il aidé... Quand j'ai dit à Richard que je comptais parler de Dave car je pensais qu'il était important dans

BASIC CONSTRUCTION



les studios, et commencé ainsi le bouquin. Par la suite, j'ai rencontré une vingtaine de personnes...

Tu as vu tous les cartoons des Fleischer ?

Quand j'ai commencé le livre, c'est à partir du souvenir que j'avais des cartoons. Je ne les avais pas revus, sauf « Popeye », qui est le plus connu. « Popeye » est encore montré sur toutes les TV.

Ceux de la bonne époque ?

Oui, les meilleurs, et aussi les plus mauvais... Mais je n'avais revu aucun « Betty Boop ». Et puis, lentement, il y a eu des reprises des D.A. de B.B. Ils deviennent populaires chez les élèves des collèges de Californie. Les festivals ont commencé à se développer.

C'est difficile de voir de bons cartoons aux USA ?

Pas vraiment, mais je suppose que cela dépend de l'endroit où vous allez. Il y a beaucoup de boîtes locales qui étaient intéressées par l'animation et qui avaient des collections privées. Un type avait une très grande collection de cartoons, qu'il avait cessé de compter à partir de 2 000. Et justement, il avait tout, les « Bosco » et beaucoup, beaucoup de « Betty Boop », ainsi qu'une étonnante collection de vieux Disney. Pendant longtemps il a été le fournisseur de ses amis qui voulaient les projeter. Récemment, il m'a

qu'on peut trouver dans les livres sur Disney, par exemple...

Je n'ai jamais réellement été intéressé par la critique, mais les gens m'ont dit qu'ils n'avaient pas senti cela dans le livre... C'est plus qu'une critique... Pour la simple raison qu'écrire m'est très difficile. En réalité, je suis un graphiste. J'écrivais ce livre comme j'aurais pu le mettre en dessins. Je me suis bien amusé, cependant, à le faire. Vous savez, il m'a fallu quatre ans pour l'écrire. Je crois bien qu'il ne s'est pas passé un jour sans que je sois imprégné de Fleischer, pensant totalement à Fleischer chaque jour. Fleischer, Fleischer, Fleischer !!!

Tu as parlé de la grève des studios Fleischer ?

Voyons voir ça... Oui, je n'ai pas obtenu la coopération de la part de la famille Fleischer et c'est une histoire très intéressante... Le fils de Max, Richard, qui est réalisateur à Hollywood, je l'ai rencontré. Et on s'est disputé. Les studios Fleischer furent fermés en 1942, parce que Max et Dave ne s'entendaient plus. Ce qui a entraîné la fin des studios et le fait que Max ne parle plus à Dave le reste de sa vie. Et Richard Fleischer, le fils de Max, prend le parti de son père. Il hait Dave, ce qui est complètement stupide ! Quand j'ai rencontré Richard F., il m'a dit que sa famille était intéressée



l'histoire, il a changé d'avis. C'était fini !

Vous connaissez le livre de Richard Chukle sur Disney ? Il n'a pas eu d'autorisation de reproduction, les studios Disney ont refusé. C'est une sorte d'exposé dans le style journalisme à sensation. Moi j'ai pu utiliser des illustrations car, la famille Fleischer ne possédait plus directement les personnages, j'ai pu les obtenir avec la permission de King Features... La plupart des livres sur Disney disent simplement le plus grand bien de lui. Tout est si merveilleux ! S'ils ne disent pas ça, ils ne peuvent obtenir l'autorisation d'utiliser les illustrations. Et qu'est-ce qu'un bouquin sur Disney sans illustrations ? Ça explique des livres comme ceux de Robert Thomas et Christophe Finch (*The art of Walt Disney*). L'auteur dit O.K., donnez-moi les dessins, laissez-moi faire, payez-moi et vous aurez une jolie histoire. C'est un problème que je n'ai pas eu avec mon livre.

Mais ce livre n'est pas une critique, il est surtout informatif dans le sens où il apprend comment l'animation se fait, comme un manuel scolaire... Ça peut intéresser les étudiants de l'animation, les gens qui veulent en faire, et pour l'histoire du cinéma, c'est important.

Rivoire et Garret

LES FACTEURS NE PASSERONT PLUS L'APRÈS-MIDI...



...MAIS ILS PASSENT ENCORE TOUS LES MATINS !

ABONNEZ-VOUS !

Un abonné des Éditions du Square est un **lecteur dorloté** :

- 1) Il reçoit son journal au lit avec son petit déjeuner.
- 2) Il ne rate aucun numéro, bien qu'il ne soit pas toujours facile de se procurer CHARLIE MENSUEL, CHARLIE HEBDO ou HARA KIRI dans certaines localités de France ou à l'étranger.
- 3) Il paie quand même son journal moins cher ! (**5F** CHARLIE HEBDO au lieu de **6F,10F** CHARLIE MENSUEL au lieu de **12F,10F** HARA KIRI au lieu de **12F**).
- 4) Il a droit à 20 % de réduction sur tous les fameux livres des Éditions du Square (plus de 60 fameux titres édités à ce jour et plus de 20 fameuses nouveautés par an). Voir au verso.
- 5) Il reçoit régulièrement des bises d'Odile, le seul ordinateur en jupons à ne jamais tomber en panne.

Bulletin d'abonnement

A découper et à envoyer aux Éditions du Square, 10, rue des Trois Portes, 75005 Paris.

Je veux devenir un lecteur dorloté. Je m'abonne à :

HARA KIRI

- ☐ 6 mois - 6 numéros - **60F**
☐ 1 an - 12 numéros - **120F**

CHARLIE MENSUEL

- ☐ 6 mois - 6 numéros - **65F**
☐ 1 an - 12 numéros - **120F**

CHARLIE HEBDO

- ☐ 6 mois - 26 numéros - **130F**
☐ 1 an - 52 numéros - **250F**

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse complète : _____

Paiement joint par chèque bancaire, C.C.P. 3 volets,
mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

Tarif étranger sur demande

COMMANDEZ DIRECTEMENT TOUS LES LIVRES DES ÉDITIONS DU SQUARE

Vous complétez votre collection et enrichirez votre bibliothèque
d'ouvrages dont la plupart sont devenus introuvables.

ATTENTION !

• **Port gratuit** pour toute
commande égale ou supérieure à 150 F

• **20 % de réduction**
aux abonnés (voir au verso)

BON DE COMMANDE

Cocher la case devant chaque volume choisi ☐ :

SERIE BÊTE ET MÉCHANTE

- CABU**
- ☐ Le journal de Catherine 25 F
 - ☐ Le Grand Duduche en vacances 30 F
 - ☐ Mon Beauf 30 F
 - ☐ Catherine saute au paf 30 F
 - ☐ A bas toutes les armées 30 F
 - ☐ Les aventures de Madame Pompidou 30 F
 - ☐ La France des Beaufs 30 F

- AL CAPP**
- ☐ L'Il Abner 11 F

- CAVANNA**
- ☐ Le saviez-vous ? Tome 1 30 F
 - ☐ Le saviez-vous ? Tome 2 30 F
 - ☐ Et le singe devint con 30 F
 - ☐ Où s'arrêtera-t-il ? 20 F
 - ☐ Les aventures de Dieu 30 F
 - ☐ Les aventures du Petit Jésus 20 F
 - ☐ Les aventures de Napoléon 25 F

- PROFESSEUR CHORON**
- ☐ Les jeux de con 30 F
 - ☐ Les fiches bricolage 30 F

- COPI**
- ☐ Le dernier salon où l'on cause 11 F
 - ☐ Et moi, pourquoi j'ai pas une banane ? 30 F
 - ☐ Du côté des violés 30 F

- DELFEIL DE TON**
- ☐ On peut cogner, chef ? 8 F

- GÉBÉ**
- ☐ Il est fou 30 F
 - ☐ Il est trop intellectuel 30 F
 - ☐ Reportages 10 F
 - ☐ 17 romans photos 17 F
 - ☐ Une plume pour Clovis 30 F
 - ☐ Qu'est-ce que je fous là ? 30 F
 - ☐ Cracher dans l'eau ça fait plus de ronds 20 F

- ☐ L'an 01 30 F

- PICHON**
- ☐ Qui n'a pas ses petits soucis ? 40 F

- REISER**
- ☐ La vie au grand air 30 F
 - ☐ On vit une époque formidable ! 30 F
 - ☐ Mon papa 30 F
 - ☐ La vie des bêtes 30 F
 - ☐ Ils sont moches 30 F

- SOULAS**
- ☐ Faut-il vous l'envelopper ? 11 F

- WILLEM**
- ☐ Terreur aveugle 30 F
 - ☐ Les aventures de Tom Blanc 11 F
 - ☐ Drame de famille 11 F
 - ☐ Jack l'éventreur en vacances 15 F
 - ☐ La crise illustrée 18 F
 - ☐ Taisez-vous l'ennemi écoute 25 F
 - ☐ Romances et mélodrames 20 F
 - ☐ Dick Talon heureux comme un con 30 F

- WOLINSKI**
- ☐ On ne connaît pas notre bonheur 30 F
 - ☐ Il ne faut pas rêver 30 F
 - ☐ C'est pas normal 30 F
 - ☐ Giscard n'est pas drôle 30 F
 - ☐ Cactus Joe 20 F
 - ☐ C'est dur d'être patron 30 F
 - ☐ La vie compliquée de Georges le tueur 30 F

- XEXES**
- ☐ Si la Sainte Vierge en avait 15 F

BOUQUINS CHARLIE

- AUTHEMAN**
- ☐ Escal à Nacaro 30 F

- ☐ Lycaons **BARBIER** 45 F

- ☐ Zil Zelub **BUZZELLI** 30 F

- ☐ La loi de la pesanteur **CREPAX** 30 F

- ☐ Dossier Goudard **GIBRAT-BERROYER** 30 F

- ☐ Alack Sinner **MUNOZ ET SAMPAYO** 30 F

- ☐ Ballades pour un voyou **GOLO - FRANK** 30 F

- ☐ Tous en scène **HUGOT** 30 F
- ☐ Le docteur est malpoli 30 F

- ☐ C'est la jungle **KURTZMAN** 30 F

- ☐ Ceux-là n° 1 **PICHARD ET ANDREYON** 30 F
- ☐ Ceux-là n° 2 30 F

- ☐ Les manufacturées **PICHARD-FARALDO** 45 F

- ☐ La valse sanglante **ROUSSEAU** 35 F

- ☐ Andy Capp n° 1 **SMYTHE** 30 F
- ☐ Andy Capp n° 2 30 F

- ☐ Ardeur **VARENNE** 30 F

COLLECTION B.D.

- ☐ Griffu **TARDI - MANCHETTE** 30 F

- ☐ Le Goulag n° 1 **DIMITRI** 30 F
- ☐ Le Goulag n° 2 30 F

- ☐ Gaspation **SCHLINGO** 35 F

- ☐ La Reine des pommes **WOLINSKI - CHESTER HIMES** 30 F

- ☐ Le polar de renard **HUBERT-IMBART** 30 F

OUVRAGES SUPER LUXE

Voir encart

HORS SÉRIE

- ☐ Vive les femmes **REISER** 30 F
- ☐ Vive les vacances 30 F
- ☐ Phantasmes 36 F

- ☐ Mon corps est à elles **WOLINSKI** 30 F
- ☐ A bas l'amour copain 33 F

- ☐ L'amalgame **CARALI** 40 F
- ☐ Docteur Tut-Tut 25 F

- ☐ Star Hawks **KANE - GOULART** 20 F

- ☐ Chansons illustrées **TACHAN** 50 F

- ☐ Je suis abonné à l'une des publications des éditions du Square et j'applique ma réduction de 20 %. Voici ma dernière étiquette adresse.
- ☐ Je ne suis pas abonné.

NOM ET PRÉNOM

ADRESSE COMPLÈTE

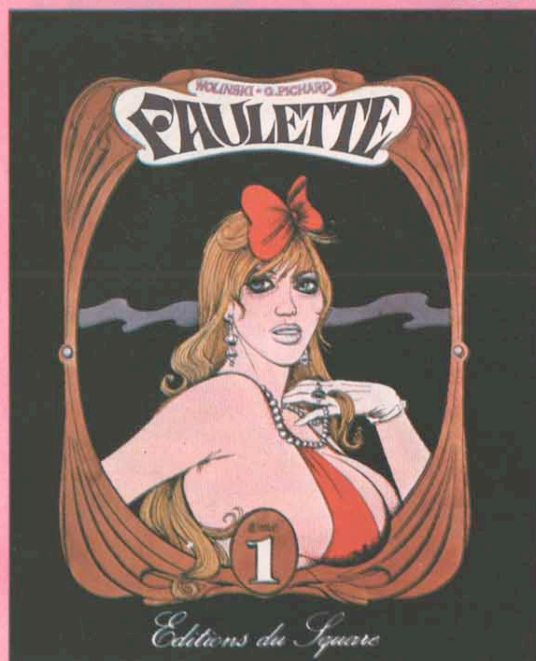
Paiement joint par chèque bancaire, CCP trois volets, mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des éditions du Square.

* Si votre commande est inférieure à 150 F, merci de rajouter 3 F par livre commandé pour participation aux frais de port.

Envoyez ce bon de commande, avec votre paiement, à l'adresse suivante :
ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS PORTES - 75005 PARIS

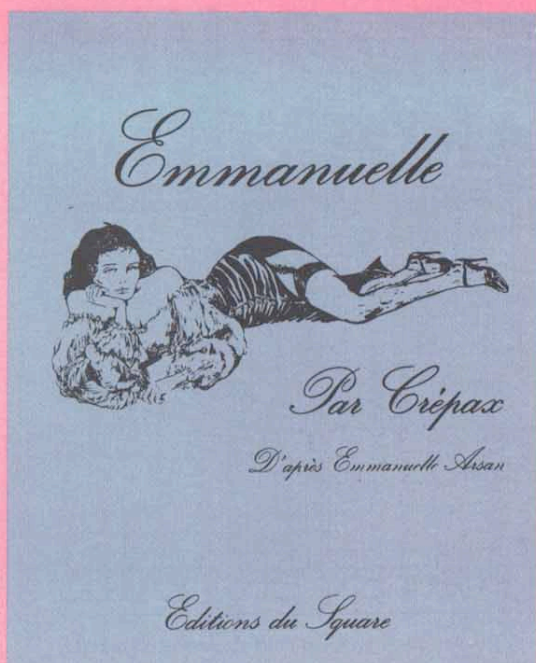
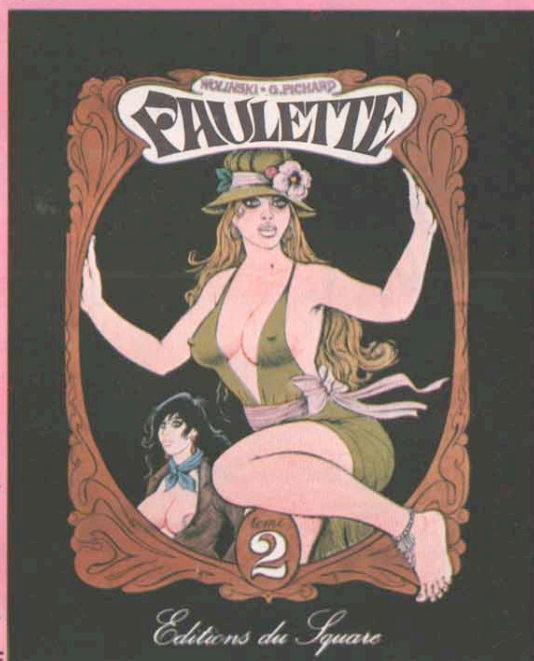
Les Editions du Square présentent les quatre premiers ouvrages d'une collection de luxe à tirage limité

Chaque volume de cette collection de luxe de grand format (23,5 x 30,5cm) est broché dans un fort carton épais, cousu et tranchefilé, présenté dans une couverture en couleur à dos carré avec mors et pelliculée.



◀ PICHARD ET
WOLINSKI
Paulette tome 1 - 95 F

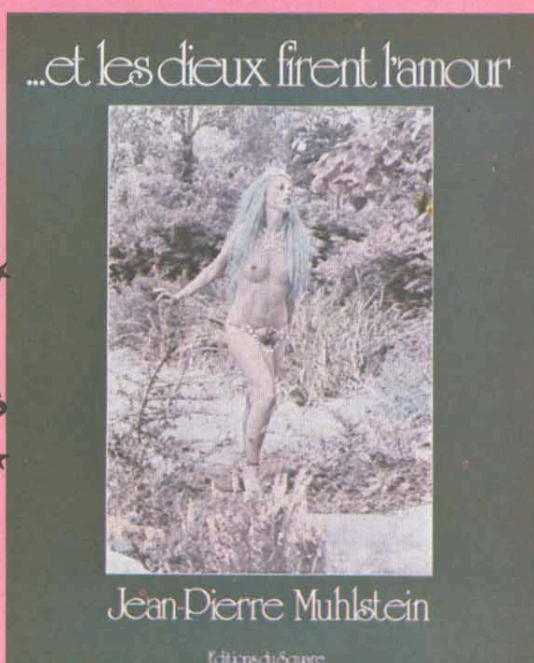
PICHARD ET
WOLINSKI ▶
Paulette tome 2 - 95 F



◀ CREPAX
Emmanuelle - 95 F

MUHLSTEIN ▶
Et les dieux
firent l'amour - 120 F

ATTENTION!
Offre spéciale au dos



OFFRE SPECIALE



Pour l'achat groupé
de ces quatre premiers ouvrages
de la collection de luxe,
commandés directement, vous paierez seulement :

283 F

... au lieu de 405 F, soit une économie de 122 F
+ frais de port : 16,25 F



BON DE COMMANDE

Envoyez-moi, à l'adresse indiquée ci-dessous, les 2 tomes de Paulette par Pichard et Wolinski + Emmanuelle par Guido Crépax + Et les dieux firent l'amour par Mühlstein, en édition de luxe, au prix spécial de 283 F (+ 16,25 F de port) les 4 volumes, ou chaque volume séparé au prix normal sans frais de port.

Nom Prénom

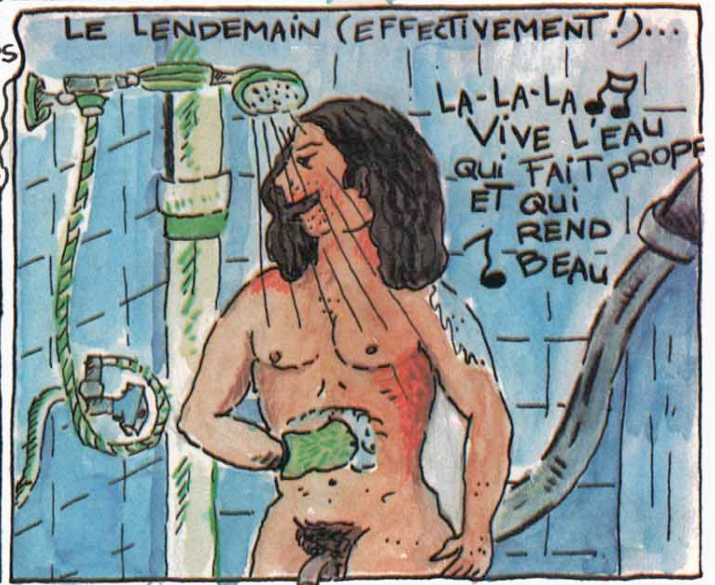
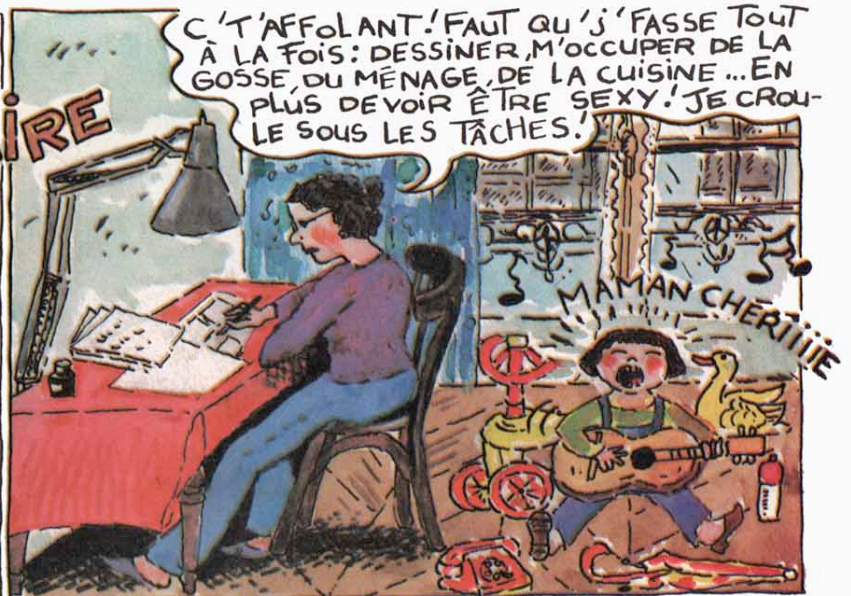
Adresse complète

Détail de la commande

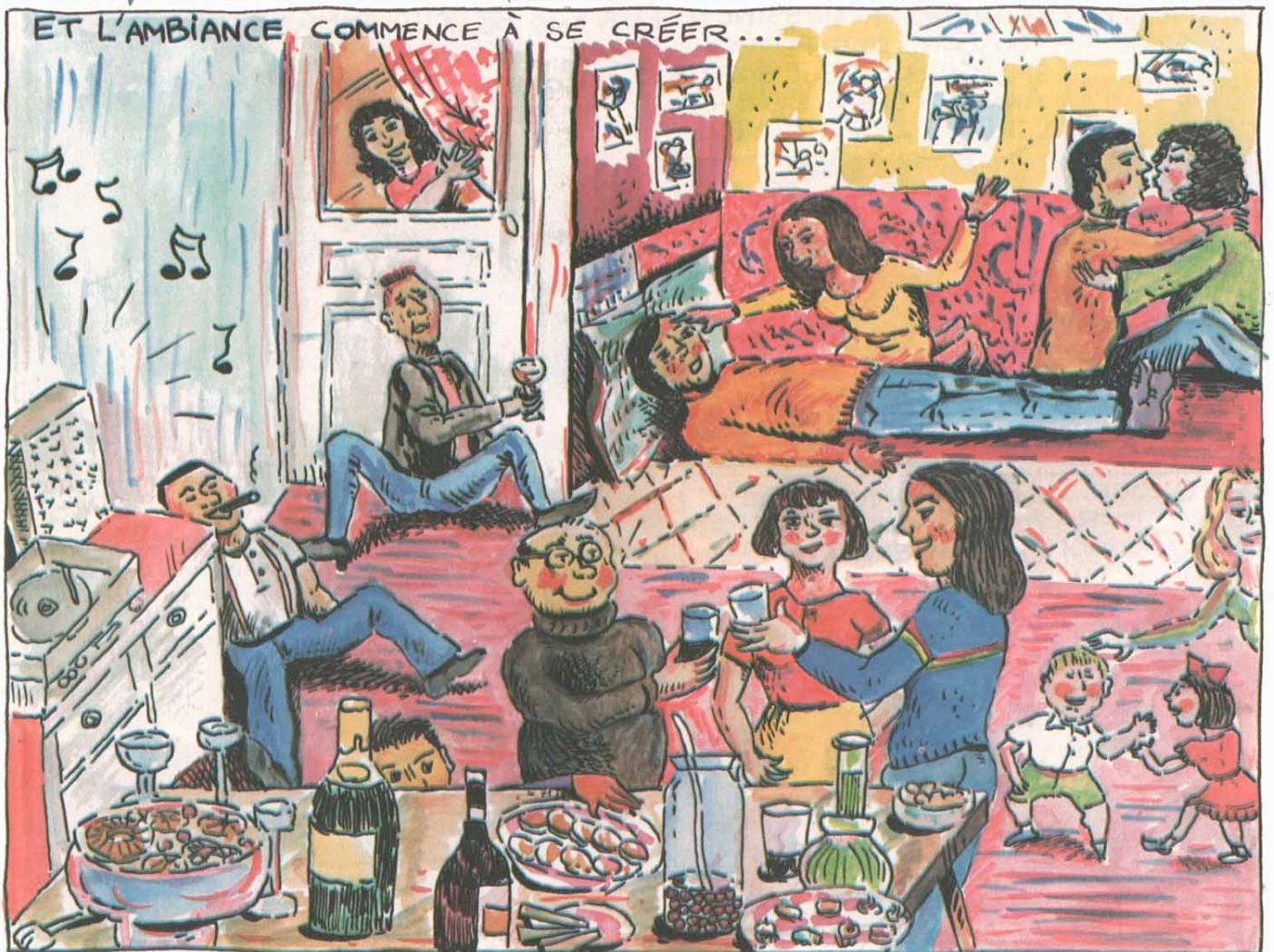
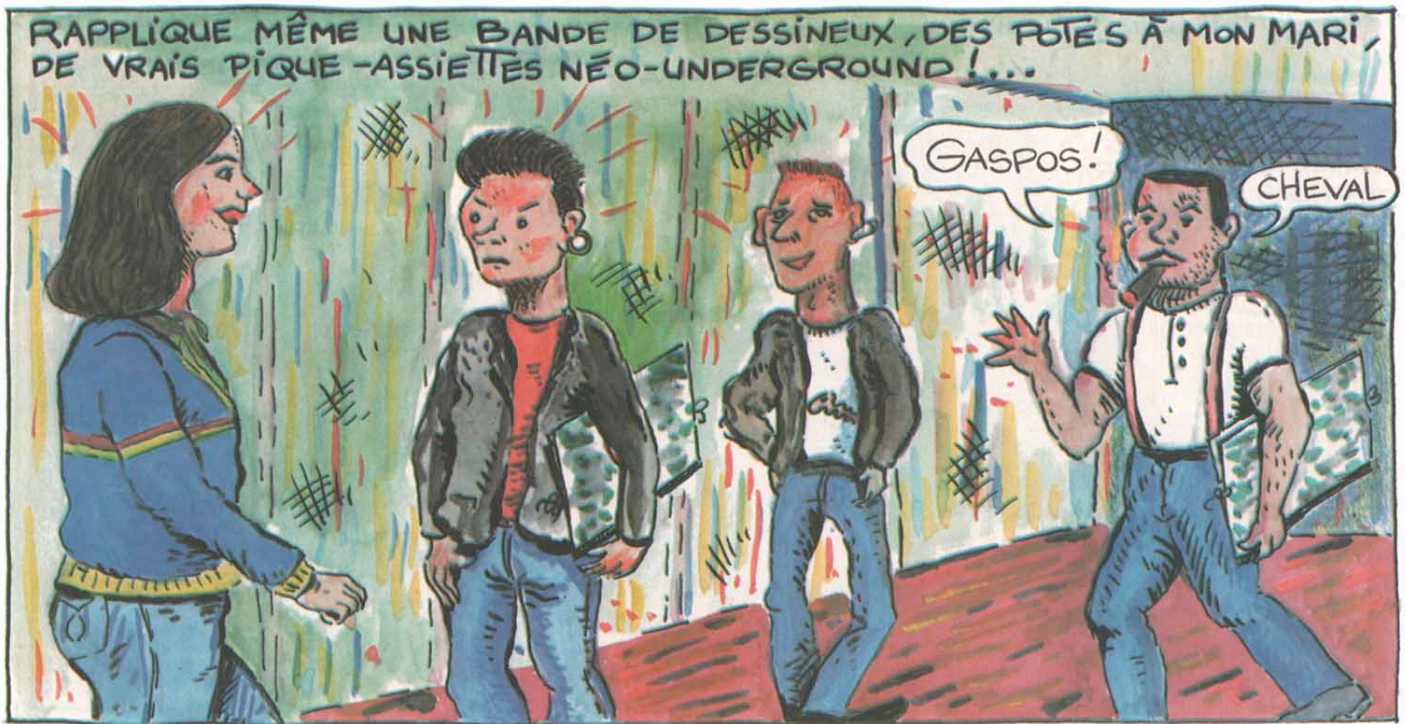
Paiement joint par chèque bancaire. C.C.P. 3 volets ou mandat-lettre à l'ordre des Editions du Square.

ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES 3 PORTES, 75005 PARIS

Offre valable pour la France métropolitaine seulement. Pour l'étranger, rajouter 15 F de participation en plus des frais de port et d'emballage normaux. Votre commande vous parviendra par train/bateau.







MAIS L'INSTANT LE PLUS FOLKLO, C'EST LORSQUE LES M... DÉBARQUENT...

RRRRRHÉU...
PCHIACREFF CHOLÉRA!
NOUS NOUS ASSIRON S
PAS SIR LÉ PARTERRE
COMME DES
SCHNÖRESS!



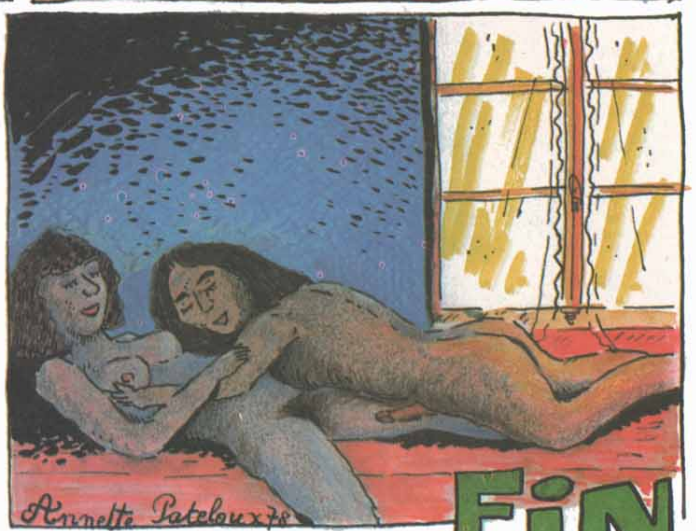
POURQUOI TI DESSINES
TOUJOURS DES PETITS
SMOKINIQUES TOUT SORTIS,
ANNETTE ? C'EST PAS GEN-
TIL SA, C'EST PÊCHÉ !



3 ANS DÉJÀ ! COMME
ELLE EST MIGNONNE
ET COMME LE TEMPS
PASSE !...



HIER ENCORE, J'ÉTAIS ÉTUDIANTE. JE
POSAIS POUR GAGNER MA VIE. JE REN-
CONTRAIS MON AMOUREUX...



FIN

4

DARLTON (Clark) : Pseudonyme le plus connu de l'écrivain allemand Walter Ernsting (né en 1920) qui, avec toute une équipe d'autres auteurs, dont K. H. Scheer, a créé en 1960 la saga de *Perry Rhodan*, publié en R.F.A. par fascicules hebdomadaires. Il s'agit d'un interminable space-opéra dans lequel le major Rhodan et les forces terriennes rencontrent sur la lune les Arkonides, race stellaire prodigieusement ancienne, avant de s'allier avec elle pour parcourir la galaxie et y rencontrer toutes sortes d'humanités bienveillantes ou monstrueuses. D'abord belliqueux, les *Perry Rhodan*, actualité oblige, et grâce sans doute à l'adjonction dans l'équipe créatrice de jeunes talents (hum), sont devenus au fil des ans plus tournés vers l'empathie. Groupés par deux épisodes, les aventures de l'immortel major (il a effectivement fini par trouver, au bout de l'univers, le sérum de jeunesse) paraissent en France, depuis 1966, au Fleuve Noir-Anticipation, traduites par Jacqueline Osterrath, et à raison de six volumes par mois. Fait caractéristique, *Perry Rhodan* fait un malheur aux Etats-Unis, où la série se vend aussi bien que les rééditions d'Edgar Rice Burroughs.

Sous son vrai nom, Darlton-Ernsting a publié plusieurs ouvrages du genre « secrets mystérieux de la planète ». Il est d'ailleurs l'ami de son compatriote Eric von Däniken (à qui l'on doit entre autres *Présence des extra-terrestres*, chez Laffont), sur les idées duquel il a écrit *Le Jour où moururent les dieux* (Albin-Michel, collec. « Super-fiction » n° 7), un roman initiatique où un savant découvre dans les Andes une machine à remonter dans le passé, abandonnée par les traditionnels « grands anciens » lovecraftiens. Plusieurs autres romans ou recueils de nouvelles de S-F, non traduits chez nous, complètent la bibliographie d'un auteur qui a sans doute une certaine importance historique et quantitative. Mais pour la qualité, comme dit l'autre, on repassera.

DAVIDSON (Avram) : Auteur américain né en 1923, qui obtint le Prix Hugo de la meilleure nouvelle en 1958 avec un texte inédit chez nous, et fut brièvement rédacteur en chef de *The Magazine of Fantasy and Science-Fiction*, de 62 à 64. Il a à son actif de nombreux romans et

PETIT DICO DE LA S-F.

recueils de nouvelles, plus une série d'anthologies, *Best of F. and S-F.*, mais il reste assez peu connu dans notre beau pays, où ses apparitions se comptèrent surtout dans les pages de « Fiction », vers les années 60, où furent traduits une vingtaine de ses récits.

Davidson semble s'être fait une spécialité de donner un son neuf, le plus souvent parodique, à des thèmes éculés, qu'ils fassent partie de la S-F ou du fantastique. Par exemple, dans *Golem* (Fiction 35), des cybernétiques juifs du futur essaient de bricoler un golem électronique sur le modèle de la créature mythique. L'auteur s'est souvent attaché à récupérer la tradition de « l'objet maléfique », comme dans *Chambre noire* (F 114), où il expérimente avec un sourire en coin l'appareil-de-photo-qui-tue-celui-dont-il-prend-l'image... Pour ce qui est de la S-F, deux textes courts illustrent sa conception des « rencontres du troisième type » avant la lettre : dans *Panne Sèche* (F 125), une soucoupe volante atterrit parce que la femme astronaute avait besoin de faire réchauffer le biberon de son bébé ; et dans *le Siège de Santiago* (F 126), les visiteurs, après avoir essayé pendant toute une journée de faire du troc avec une brave communauté villageoise, ne repartent dans la galaxie qu'avec un couvercle de chiottes. Mais Davidson sait parfois être plus grave, comme dans *Evasion* (F 133), instantané tragique d'une Terre envahie par des conquérants impitoyables, ou son envers, *Génocide* (F 145), où les astronautes terriens anéantissent pour se distraire

une race stellaire primitive...

L'auteur a fait la guerre de 1941-1945 dans la marine, dans le Pacifique et en Chine ; par la suite, il a combattu dans l'armée israélienne en 1948-1949. Mais ce farouche guerrier n'est pas du tout un écrivain belliciste : au contraire, les humanités différentes trouvent presque toujours grâce à ses yeux, de même qu'il sait se montrer profondément antiraciste quand il traite de notre planète : voir par exemple *Aussi longtemps que le soleil* (F 138), où une tribu indienne dépossédée par les Blancs se venge de belle façon grâce à la magie. En fait, Davidson est à l'image de ces burlingueurs culturels dont la littérature américaine a le secret, et on sent qu'il a glané ici ou là des tas de renseignements et de faits qu'il sait avec adresse glisser dans ses textes (où il évoque souvent les Juifs, les francs-maçons, diverses sectes chinoises, des religions antiques, etc.).

Les deux seuls romans de lui qu'on connaisse en France sont tous deux parus dans la collection dirigée par mon voisin de page à l'œil hagard et au gros cigare, j'ai nommé Jean-Patrick Manchette, qui a publié en « Futurama » (Presses de la Cité) *la Terre des guerrières* (*Mutiny in space*, 1964), un amusant roman d'aventures où un astronef terrien échoue sur une planète dirigée par de farouches amazones qui seront mises au pas (c'est une tendance à l'heroic-fantasy que l'auteur perfectionnera dans les années 70 : lire *Zon*, et *Arnten d'ultime Thulée*, Galaxie 87 et 133), et *les Maîtres du labyrinthe* (*Masters of the Maze*, 1967). Ce dernier ouvrage est plus sérieux, plus touffu, bien qu'il soit encore une variation sur une thématique fort courue : le passage dans d'autres temps et d'autres univers grâce à des « Portes » situées en différents endroits de la Terre, et dont une confrérie néomaçonnique a le secret...

Mais Davidson est plus à l'aise dans le récit court que dans le roman, plus percutant dans la création de personnages et de situations pittoresques que dans l'élaboration d'une longue ligne dramatique. Auteur mineur, alors ? Peut-être, mais en tout cas attachant : une anthologie réunissant ses meilleures nouvelles serait la bienvenue... On y pense, en haut lieu ?

Andrevon



LE GALA DU BAR-HÔTEL

UNE PETITE PLUIE FINE
COMMENÇAIT À TOMBER

SCÉNARIO : B. SCOUT



DESSINS : MARTINE DUBOIS

J'ÉTAIS ARRIVÉ L'APRÈS-MIDI
AVEC CES 400 KM DE ROUTE
DANS LE DOS... ———→

C'ÉTAIT UNE PETITE VILLE
DE PROVINCE.

J'AI VU CELUI QUI M'AVAIT
SIGNÉ LE CONTRAT, ET ON
A FAIT UN TOUR DANS LA
SALLE, PETITE, ATTENANTE
À UN BAR-HÔTEL.

ÇA SENTAIT L'ARNAQUE,
LA PISSE ET LES TACHES
DE BIÈRE.

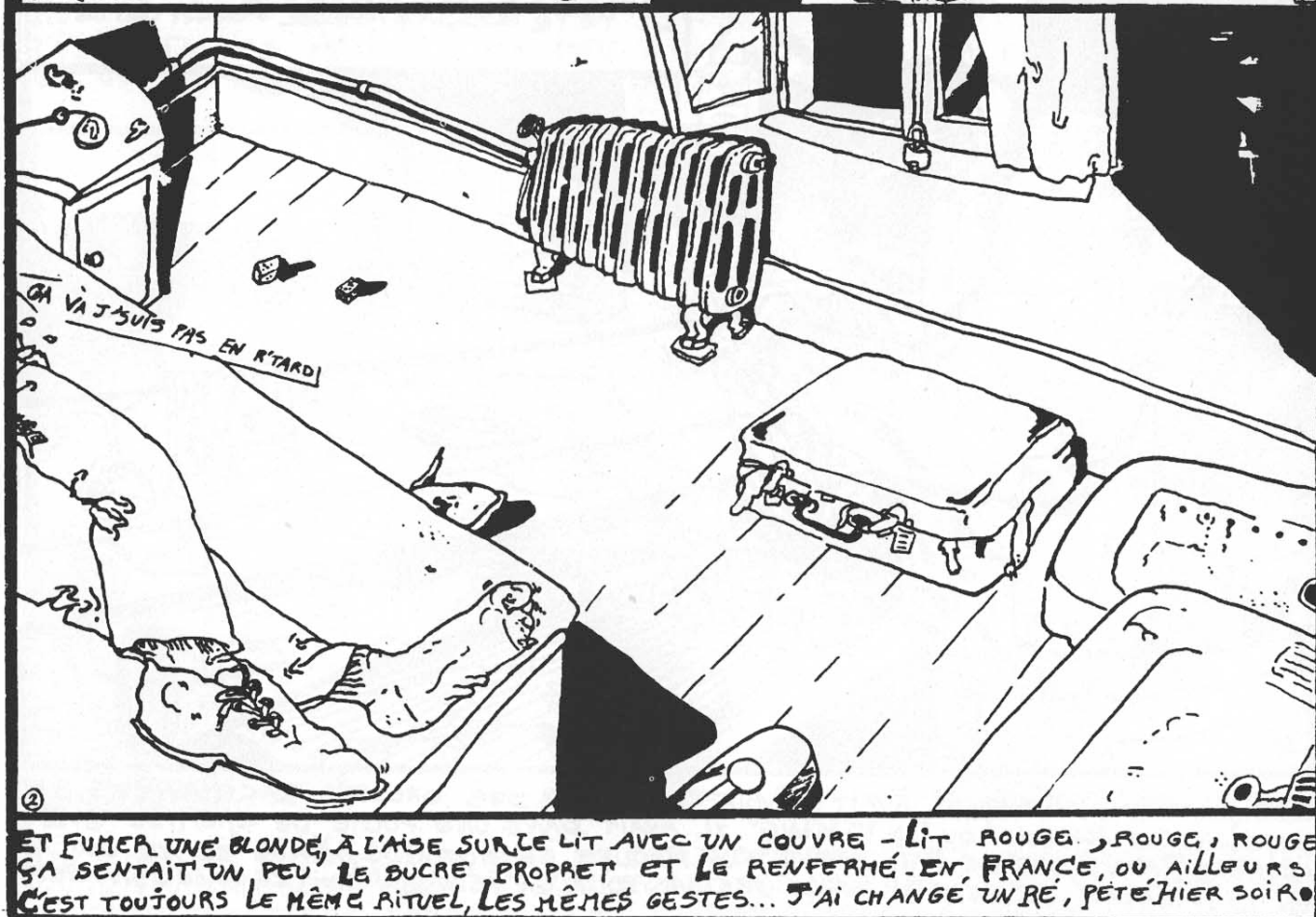


LE PATRON M'A DIT QU'Y
AVAIT RIEN À CRAINdre.

J'AI BU UN DEHÉ →→

J'SUIS MONTÉ DANS MA
CHAMBRE..

J'AVAIS BIEN LE BLUES







LE PUBLIC COMMENÇAIT À ARRIVER, UN PEU SURVOLTE, SYMPA. IL ESSAYAIT DE FAIRE RIRE FRANCK QUI ÉTAIT EFFONDRE PARCE QUE SA COPINE S'ÉTAIT TUÉE EN O MOTO À MINUIT DEUX JOURS AVANT.-

LES VANNES ÉTAIENT UN PEU 'LOURDES, MAIS ÇA FAISAIT RIEN... ON EST DES RATS... TOUS DES RATS... DES RAMONEURS... TU VIENS MON TYAU AH AH AH



UN TYPE EST VENU ME VOIR POUR ME DEMANDER DES TRUCS TECHNIQUES ET ME DIRE QU'IL VOUDRAIT BIEN FAIRE LA ROUTE AUSSI, MAIS QUE SES PARENTS N'ÉTAIENT PAS D'ACCORD. J'AI DIT : « PRENDS-TOI EN MAINS » ET IL EST R'TOURNÉ VERS SES COPAINS



Y'EN AVAIT QUI S'INVENTAIENT
DES MARIAGES, ET SE CASER
APRÈS LE SERVICE

AUTANT LES UNS SE FAISAIENT BEAUX, AUTANT
D'AUTRES VANTAIENT LEUR DÉGAINES DUR-DUR
À FAIRE PEUR À LEUR OMBRE



MAIS EN FAIT CE QUI EFFRAIE C'EST L'INCONNU. QUAND GÈGE PARLAIT ENTRE SES CICA-
IL AVAIT UNE PETITE VOIX ET LE CŒUR ON BONDON. JE CONNAIS DES TYPES TRICES
"RESPECTABLES" AUTREMENT PLUS DANGEREUX QU'UN JEUNE MÂLE QUI VEUT
FAIRE - LE - MALIN ou PROUVER QU'IL EXISTE.



J'AVAIS BU 3 PASTIS ET LE COURANT PASSAIT CE SOIR. MÊME LA SONO ÉTAIT BONNE
 OH! LE BLUES N'AVAIT RIEN DE MOU. BON SOUVENIR. MERCI LES MECS. SALUT
 J'ME SUIS ASSIS DANS UN COIN. PEUT-ÊTRE QUE TOUT ÉTAIT TROP NORMAL...



ILS AVAIENT RECOMMENCÉ À BOIRE. TRANQUILLES



J'AI REMBALLÉ UNE PARTIE DE MON MATÉRIEL ET JE DISCUTAIS AVEC L'ORGANISATEUR DU LENDEMAIN. ALORS... AU FOND... ÇA A COMMENCÉ À GUEULER UN PEU PLUS FORT. ON FAISAIT SEMBLANT DE NE PAS ENTENDRE MAIS LA FEMME DU PATRON QUI SORTAIT... D'UNE DÉPRESSION BRAILLAIT QU' "IL" AVAIT QU'À LA FRAPPER.



ET PUIS LE PLUS JEUNE (PLUS BOUARRÉ ?) L'A EMPLOIGNÉE - ET C'EST PARTI D'UN COUP



LES MECS ÉTAIENT TOUS AFFOLÉS - ILS DISAIENT QUE C'ÉTAIT PAS POSSIBLE NON NON NON ! MAIS UNE BANDE DE MECS QUI N'ÉTAIENT PAS LÀ TOUT À L'HEURE S'EXCITAIT DE PLUS EN PLUS, ET MÊME QUAND ILS TOMBAIENT, ILS SE RELEVAIENT EN GUEULANT DES INJURES. ET ÇA FAISAIT MAL. > JTE TUERAI... TA. PEU ON L'AURA



WOLF A VOLÉ CONTRE UN MUR,
AVEC TOUS SES TATOVAGES -



ET LE JEUNE BERGER ALLEMAND S'ENFILAIT
ENTRE LES PATTES DES TABLES -



J'SUIS LÀ
T'AS RIEN
À CRAINRE



J'AI MONTÉ MA GUITARE DANS MA CHAMBRE ACCOMPAGNÉ PAR UNE FILLE ET SON MEC QUI M'A SORTI UN GRAN D'ARRÊT. - - - IL - - -
J'AI OTE SON BLOUSON ET ON A ATTENDU DU SILENCE L'OUR 10
ÇA SE COGNAIT DOR EN BAS. TROP DE COMPTES À RÉGLER. TROP D'HISTOIRES QUE JE NE SAVAIS PAS À TROP POLITIQUES. VENGANCES



COMME DES BÊTES

MORDRE, MORDRE, ILS VOUS LAIENT MORDRE



LE CHIEN A PRIS UN GRAND COUP DE BOTTE SUR LA TRUFFE ET GÉMISSAIT.
LE TÉLÉPHONE EST EN DÉRANGEMENT, QUELQU'UN A FILÉ PAR DERRIÈRE



LES FLICS ÉTAIENT LÀ, ÉNERGIQUES - ILS GARDAIENT LA PAIX DES FRANÇAIS
ILS FAISAIENT SEMBLANT D'ENQUÊTER - ILS S'EN FOUTAIENT, DANS LE FOND...



« D'AILLEURS PERSONNE NE CONNAISSAIT PERSONNE - ET NE SAVAIT RIEN...
MÊME WOLF FAISAIT SEMBLANT DE RIEN. POURTANT IL PISSAIT LE SANG PLANQUÉ DER-
RIÈRE LE COMPTOIR » PENDANT QUE FRANK NE PORTAIT PAS PLAINTE. »



« L'ENDROIT FUT FERMÉ - ON FAISAIT LE BILAN ET SAVOIR OÙ EMMENER
LE BLESSÉ : 20 CM DE VENTRE OUVERT. ILS ONT TÉLÉPHONÉ -
DEPUIS AILLEURS ET JE NE LES AI PLUS REVUS. »



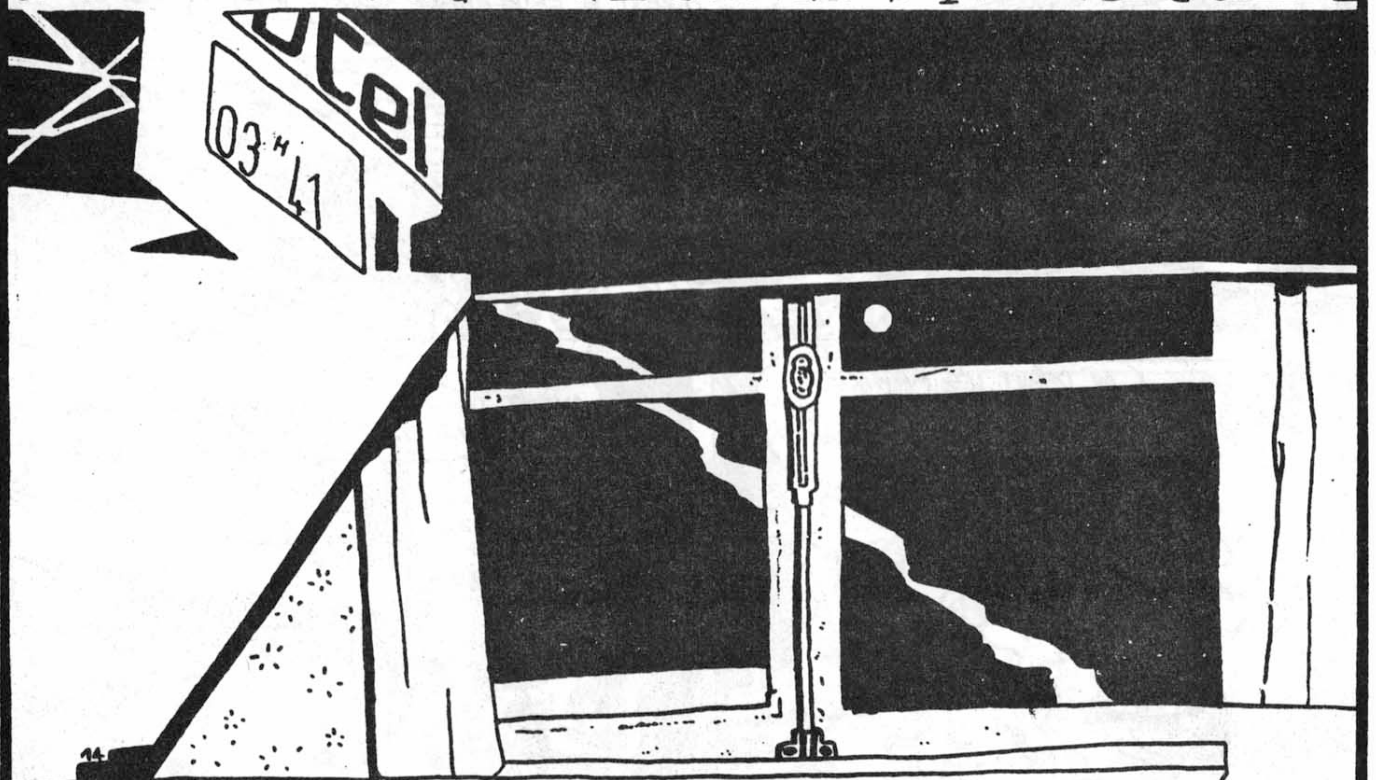
LES FILLES ÉTAIENT PARTIES. UNE PAIRE DE TYPES DISCUTAIENT EN BAS — J'AI CARESSÉ LE CHIEN QUI TOURNAIT EN ROUD ET SUIS MONTÉ DANS MA CHAMBRE ET ADIEU À MON CACHET. — J'AURAI DES DETTES GEMOIS-LI. TANT PIS —



LE LAVABO BOUCHÉ ET CE ROBINET QUI GOUTTAIT GOUTTE À GOUTTE SANS POUVOIR L'ARRÊTER — JE SUIS ALLÉ CHERCHER UNE COUVERTURE DANS UNE AUTRE CHAMBRE — ICI ÇA SENTAIT LE TABAC — UN MAL DE CRÂNE, QUI ME TÈNAIT COMPAGNIE

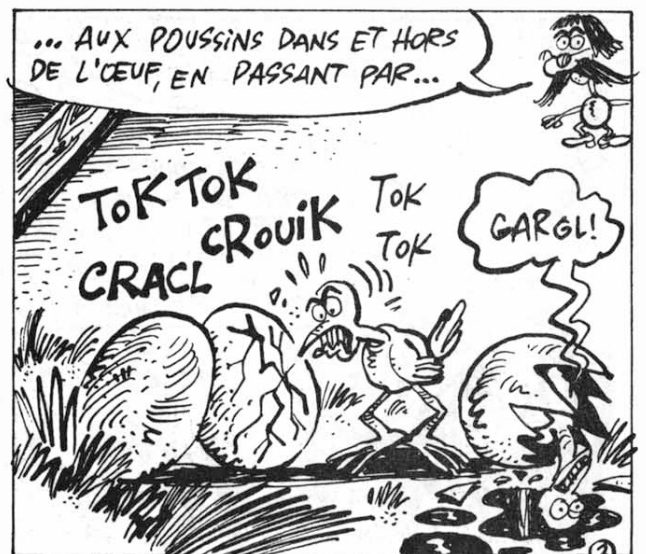


DEMAIN JE SERAI AILLEURS, D'AUTRES GUEULES, D'AUTRES CUIRS,
AVEC CES AMOUREUSES QUI FONT BANDER ET QUI DISPARAISSENT
ET SI TOUT ÉTAIT FACILE JE NE CHANTERAI PLUS. ■■■

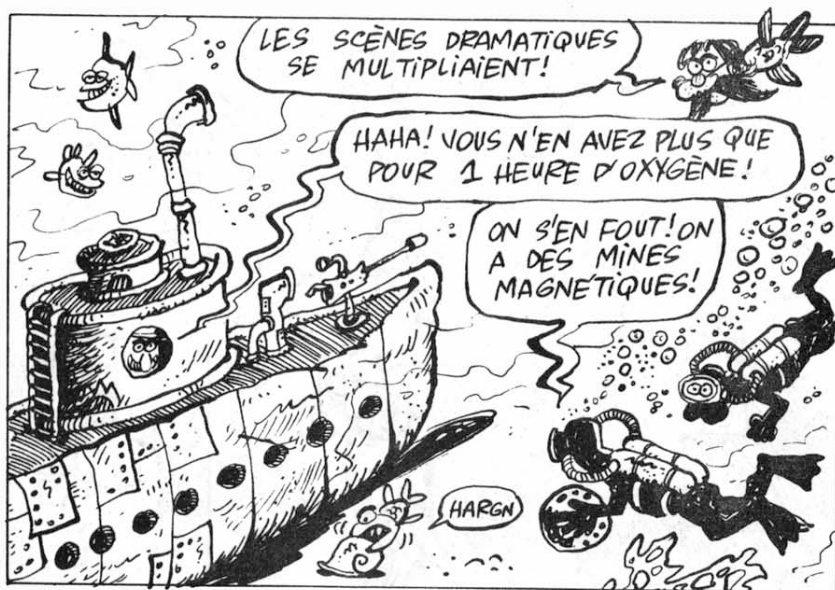


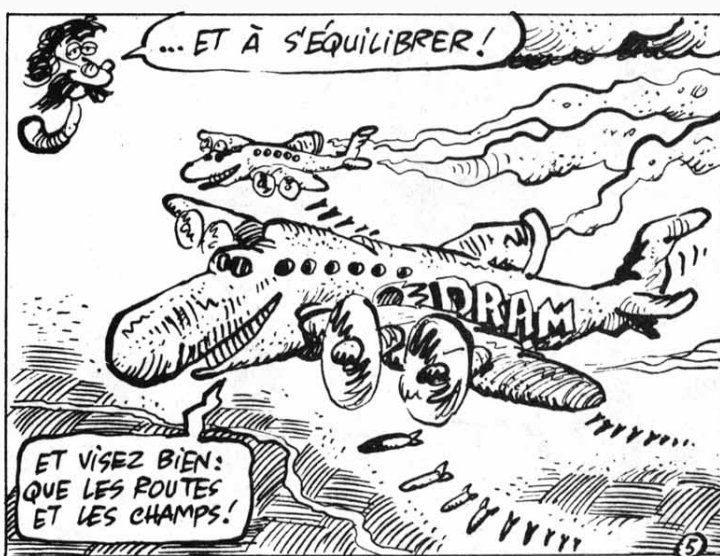
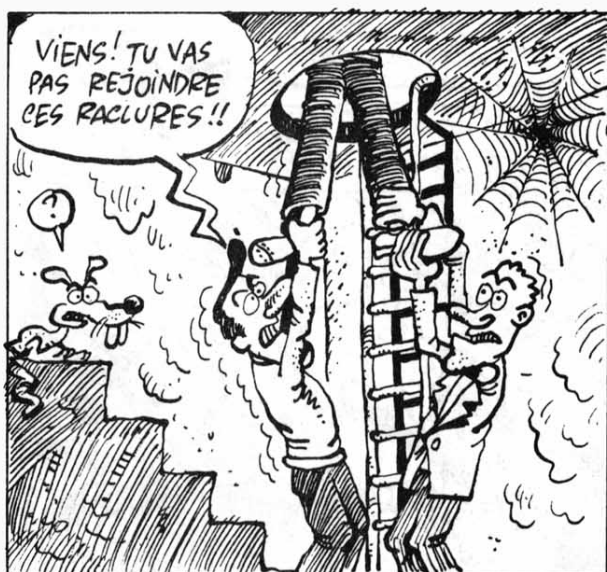
JE SUIS LE SEUL CLIENT
de L'HÔTEL des MUSICIENS
CETTE NUIT, MAINTENANT ■



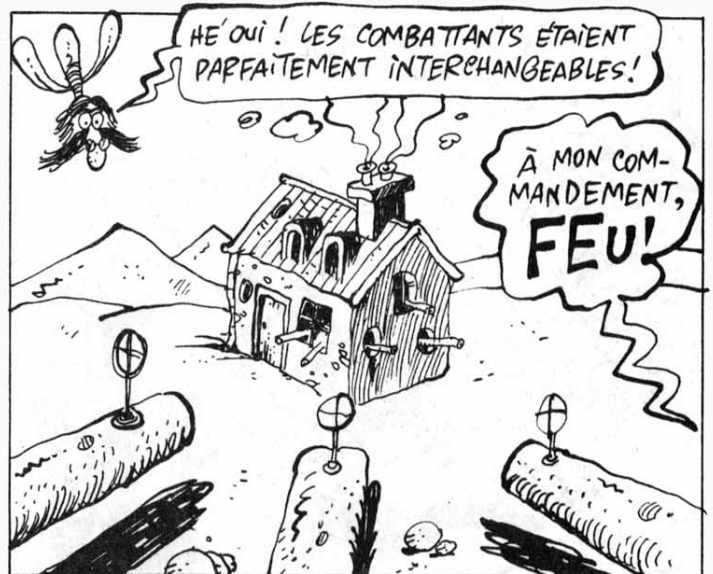






















*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1980 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1970 ?*

*Qu'ils
crèvent !*

LES PETITS MIQUELS FONTILLES GRANDES OREILLES

VUILLEMIN

TOUT le monde s'accorde pour le dire : Vuillemin est le meilleur. Faut s'entendre la-dessus. Il est très jeune, et il va être le meilleur s'il continue comme ça. Un trait comme peu de dessinateurs arrivent à en maîtriser un après vingt ans de métier, des histoires d'une dureté implacable, de l'humour, du sexe, il a tout. Et, de surcroît, tout le monde adore le mec Vuillemin, disant qu'il est joli garçon et gentil comme tout. Vous comprendrez aisément que je ne m'engagerai pas dans cette direction. Vuillemin se prénomme Philippe, ce qui ne lui va pas du tout. Enfin, il n'a qu'à s'arranger avec ses vieux. Il dessinait dans son coin, puis un jour une de ses BD est apparue dans l'*Echo des Savanes* (1977). Depuis, il en est un des piliers. Son album, *Saine ardeur* (Fromage), est une compilation de ses bandes. Il est bon et se vend très bien. Merci.

Depuis quelques temps, il fait des escapades, on l'a même vu dans le *Monde-Dimanche*. Il a un cousin, Guillaume Vuillemin, qui dessine un peu comme lui dans *Méfi* ! et même *Fluide Glacial*, dans la Gazette de mon rival favori.

Vuillemin : un jeune homme moderne qui n'a pas besoin de tréma sur le O pour laisser entendre qu'il ne vieillit pas.

- Ce qui me fascine, c'est ton côté Kurtzman, son style, très nerveux, très américain, que tu as bien digéré. Cela vient-il de ce que tu l'avais lu, bien que tu ne sois pas de la génération qui a été marquée par Kurtzman ?

P.V. : Quand j'étais môme, j'ai lu toute la collection de Creepy,

y avait pas Kurtzman mais... Je ne lisais que des BD américaines, *Brûlant*, tout ça, *Spirou* ne m'intéressait pas. Puis dans *Charlie*, j'ai lu Kurtzman et j'ai craqué ! Pour son style, je n'ai pas fait gaffe. Mais c'est le dessinateur que je préfère, avec Kubert. Je peux dessiner dans leur style. Le trait de Kurtzman va toujours à l'essentiel, une gueule de mec ça peut être un rond avec deux yeux, ça sera drôle. C'est sans figloage.

- Sauf qu'il dessine quinze traits avant et qu'il en élimine quatorze en gouchant... Ses originaux, sur calque, on dirait qu'ils sortent d'une poubelle tellement c'est crade, retouché. Mais au tirage, ça devient net...

- Paracuellos en album. Si vous avez encore un crétin dans vos relations qui croit que le cinoche ou le roman sont des arts majeurs, faites-lui lire ça. Carlos Gimenez m'a donné une des plus belles claques dans la queue de ma carrière de criticaillon. Aux éditions Audie.

- Autre choc le Comanches Moon de Jack Jackson (éditions Artefact). Ça n'est pas paru en journal. Sous le nom de Jaxon, ce dessinateur fut un des grands de l'underground américain, bien que pas traduit chez nous. Là, il a fait œuvre d'historien, et c'est un chef-d'œuvre du genre, à ranger à côté du Broutchoux. Super.

- Aux Humanos, Curriculum BD de Goetzingen, avec plein de petites histoires, et encore un Spirit d'Eisner, dont on n'est pas près de se lasser.

- Morchoisne, Mulatier et Ricord sortent chez eux (éd. Atelier 786), leurs Grandes gueules de France, où il y a le meilleur et parfois le moins bien. J'adore quand, en plus de la caricature, y a une idée. Quand y en a pas, je me lasse, ils sont trop forts.

- Phantasmes de Reiser (éd. du Square). Reiser, tu me tues, t'est encore pire que quand t'étais jeune... Qu'est-ce que ça va être quand t'auras soixante ans !

- Casterman : les Celtiques, de Pratt, suite des Canto Maltese. Rien à dire, on lit, on range et on y revient. C'est tout. Et le Dieu vivant de Comès jeune, avec plein de maladresses qui laissent deviner le grand auteur qu'il allait devenir. C'est de la SF.

- Curiosité : Le Journal de Placid et Muzo, dont le sommaire dit : « Nicolaou peut crever ! » Mal dessiné, sans adresse. 5 F. Mais je m'ai marré.

- Et bien sûr, le Méfi, l'illustré magnifique, qui reviendra trois fois l'an en plus du Méfi ! normal. On est gâtés pour les vacances.

SAINE ARDEUR



P.V. : Je fais un peu comme ça, en travaillant sur calque et en grattant ce qui dépasse.

- D'habitude, les jeunes dessinateurs étaient plutôt branchés sur la BD française ou belge...

P.V. : Actuellement, il y a plein de mecs que j'aime bien, Caro par exemple. Ce qu'il fait n'est ni français ni belge, c'est personnel, avec des expressions venues de la peinture (expressionnistes allemands en particulier, fais-je remarquer). Quand je cherche quelque chose, je ne regarde jamais dans la BD mais plutôt dans ce qu'ont fait les peintres : des Allemands (Egon Schiele), des Américains qui dessinent très carré (Edward Hopper). Lorsque je dessine, j'ai souvent des bouquins de peinture.

- Comment se fait-il que tu aies atterri à l'Echo plutôt qu'ailleurs ?

P.V. : J'étais dans une école d'arts appliqués, je suis allé voir Got qui m'a dit : Tiens, on va passer à l'Echo. Je n'y croyais pas vraiment. Ça a marché et je me suis mis à en faire d'autres.

- Comment as-tu perçu l'éclatement récent des nouveaux narrateurs, ceux qui dessinent hors des grandes influences du type Tardi-Gir-Druillet ?

P.V. : Je suis parti en même temps qu'eux, mais je n'ai pas vraiment réfléchi à ça. Je trouve qu'il y a trop de dessinateurs pour pas assez de journaux. On ne peut que se rabâcher. Il faudrait un autre canard comme a été l'Echo la première fois. Je préfère les mecs qui parlent de leur vie, leur réalité : Caro, Schlingo, Margerin, Golo & Frank...

- Certaines de tes cases sont des crobards, des dessins en

soi, comme des cartoons politiques américains, ou au contraire très jetées, presque brouillonées.

P.V. : Je ne passe pas à l'encre, je travaille sur ma feuille au bleu, puis je pose par dessus un calque, je fais un croquis pratiquement, je gratte si ça ne va pas, et je rajoute des noirs. Je pose mon dessin sur la feuille. Je suis incapable de dessiner propre. C'est une question de technique.

- Comment vois-tu l'évolution de l'Echo ?

P.V. : Il y a eu une époque marquée juste avant *Bazooka* (celle où il fut mené par Claudine Maugendre et des anciens d'Actuel, dis-je). Puis, durant la période *Bazooka*, avec plein de textes intéressants. Maintenant, ça stagne un peu. Ça ne bouge pas. Ni dans les autres canards, d'ailleurs. Y en a pas tellement qui m'accrochent. Faudrait que ce soit plus agressif ; pour le moment, ça fait « bonne gauche », on en a rien à cirer. Ce qui manque, c'est un journal plus agressif, comme à été *Charlie-Hebdo* à une époque.

- Oui, mais pour cela il faut une équipe solide, cohérente. On ne mélange pas n'importe quoi avec n'importe quoi, ce que j'ai souvent reproché à Pilote. Les grandes périodes des canards (Vaillant, Spirou, Pilote, Charlie-Hebdo) ça a été une grande cohérence entre les BD ou textes, ça se mariait bien. J'aime bien Fluide Glacial pour cela, les trucs se répondent, si y en a un que t'aimes pas c'est pas grave. T'as des journaux où ils font en ce moment des ponts d'or à Ceppi ou Veyron ou X ou Y, mais il n'en

feront rien de neuf, parce qu'ils n'ont pas d'idée précise de journal. Alors que dans des simples zines comme le Havane Primesautier, y a des dessinateurs pas bon du tout mais une cohérence qui en fait un chouette journal. Méfi ! c'est pareil. Ou Elles sont de sortie. Ce sont ça les vrais journaux, alors que Pilote, A Suivre ou Circus ne sont souvent que des catalogues de dessinateurs mis bout à bout. Y a longtemps que je voulais le dire. Merci de me prendre dans ton interview.

P.V. : Ces canards sont plus branchés sur la réalité que *Métal* ou *l'Echo*, qui ne s'accrochent pas dans un domaine précis.

- Si tu veux dessiner la réalité plus à fond, cela implique que tu penses ton histoire en album plus qu'en quelques pages ?

P.V. : Je préfère le système d'histoires courtes car je ne sais si je tiendrais le coup techniquement sur soixante pages. Et si le lecteur resterait jusqu'au bout ! Je préfère le côté coup de poing au côté déroulement. J'aime bien les *Phalanges de l'Ordre noir* de Bilal & Christin, mais je ne me sens pas dedans. Dans l'histoire que je fais, je ne m'attarde pas vraiment sur les personnages, je leur donne seulement quelques expressions du visage qui résument le mec. J'emploie des stéréotypes que le lecteur suit facilement.

- Pourquoi tant d'histoires où on voit des mecs qui ont la trouille et font dans leur froc ? C'est psychanalytique ?

P.V. : C'est le genre de situation qui m'intéresse le plus. Dans la rue, tout le monde a la trouille de n'importe qui. Les

mecs qui morflent, j'aime ça. J'y suis sensible parce qu'à la manière dont je suis fringué j'ai souvent des emmerdes. J'aime bien ces situations : les faibles et les forts. C'est toujours les forts qui gagnent. Vive les forts ! (rires).

- En BD, tout ce qui touche aux sentiments est tabou. C'est l'action qui prime tout. C'est intéressant quand un dessinateur se branche sur un sentiment quelconque, comme la peur. Taffin ou Lucques ont touché aux sentiments, mais c'est dur. Graphiquement, l'action, c'est facile, en revanche...

P.V. : C'est pas tellement le dessin lui-même, c'est dans le découpage, le texte...

- Y a comme une école, proche de Got, je pense - en dehors de toi - à Cécile par exemple, dans Méfi ! ou Pilote. Un style nerveux, impossible à décalquer, tout dans le geste de la main. Tu as suivi les cours de Got aux Zarza (pliqués) ?

P.V. : Non, je ne les ai pas suivis. Mais j'ai appris en regardant ses dessins, par contre.

- Que penses-tu de ton cousin, Guillaume Vuillemin ?

P.V. : Il signe comme moi et ses planches sont aussi dégueulasses que les miennes. Il a aussi ce côté crobard. Il m'avait montré des planches genre *Spirou*, puis il a totalement changé après sa rencontre avec *Méfi !* Il a un an de moins que moi. J'ai un frère qui dessine aussi comme moi, mais ne publie pas. J'ai eu le pot d'arriver le premier. T'aimes bien ce qu'il dessine, mon cousin ?

Propos recueillis par
Epistolier





LA fortification remonte en France, tout comme la galanterie, à de vieilles habitudes, sinon à une ancestrale tradition. Dans son « Histoire d'une forteresse », Viollet-le-Duc nous l'apprend, des châteaux féodaux aux tracés de Vauban. Cette nature défensive de la Nation vient de sa politique systématique d'annexion. Elle date ! Elle date de l'agrandissement progressif du « pré carré » capétien. Dès lors et depuis, braies et bretèches, escarpes et contre-escarpes, barbacanes et bastions, redans et remparts, ravelins, retranchements, tranchées, tenailles et traverses se verront dans l'obligation de préciser les toujours nouvelles frontières de la France... Tant il est vrai qu'une marche conquise est difficile à défendre des spoliés, tout à la fois extérieurs... ou intérieurs. Comme on le voit, et quoique d'une architecture souterraine nouvelle, le principe défensif de la Ligne Maginot n'était pas neuf – mis à part, bien sûr, ce parti horticole, voire pépiniériste, qui consistait à fleurir ses abords (1). Telle est toutefois, la thèse que tentent d'accréditer les spécialistes maginotiens les plus réputés... Peu soucieux de vérité, nombre de ces médiocres voudraient, en effet, nous dissimuler, par ce biais grossier, qu'il y ait eu une Ligne Maginot galante. Ce phénomène ô combien neuf, original et insolite dans les austères annales de la fortification française, nous ne le taïrons pas ! Si, par le travail en usine, la guerre de 1914-1918 avait libéré la femme des contraintes ménagères, les « années folles » l'avaient libérée des tabous entourant certaines professions. Parmi celles-ci, celle de journaliste. Or la Ligne Maginot, profitant du répit de la « drôle de guerre », était devenue de par la volonté du haut commandement une gigantesque vitrine publicitaire. Soumise donc aux commentaires des médias, la Ligne recevait ses atroces serveurs (les journalistes) à bras ouverts. Et les correspondantes parisiennes de la presse anglosaxonne d'explorer les dessous des ouvrages de la Ligne... Et de s'initier aux mystères des tourelles, les bras chargés de brassées de roses de la Ligne Maginot. L'une d'elles, Mrs. Joy, W. D..., superbe rousse

aux yeux océaniques, devait avoir dans un bloc d'artillerie un comportement bien étrange... C'était voici quarante ans, par un frais mais bel après-midi d'avril 1940... Un après-midi dont rien, vraiment rien, ne laissait prévoir qu'il puisse devenir galant.

Sous le galbe concave de la coupole cuirassée, bombée et encombrée comme l'intérieur d'un sein, les servants de la pièce – un 75 (2) – s'affairaient. Mi-incliné, un jeune officier accueillait Mrs Joy, W. D... Comme en rêve, il lui demanda : « Voulez-vous nous désigner un objectif, madame ? »... L'écoutait-elle ? Dans la pénombre, culasse mobile largement ouverte, la chambre de la bouche à feu lui disait. Davantage qu'à l'aimable question, elle pensait à elle ; à sa chambre secrète qui, désormais, luisait aussi et aussi aspirait... aspirait tout autant que celle qu'elle fixait... à se refermer sur l'humain calibre (3). Aaah ! Cette cabocharde tête de cuivre qui, rouge, la fixait !

« Ce bouquet d'arbres, là-bas... », s'entendit-elle dire. Mais elle était ailleurs... A califourchon sur le tube froid, bleu, se frottant, rampant sur lui, offrant sa chambre, sa chambre à elle, confondue à la sienne ! Servi par les artilleurs, à présent l'obus, lentement, les pénétrait. Le claquement de la culasse la fit frémir. Au commandement « FEU ! », elle crut défaillir, mais aussitôt les reculs du canon à tir rapide (4) arrachèrent à son clitoris affolé un spasme perdu d'aboiements rageurs. A présent, mouillés, trempés (5), tous deux déchargeaient, à vive cadence, la foudre en rafales.

Trois mille mètres plus loin, dans les écharpes de fumée qui se dissipent, le bouquet d'arbres déchiquetés a cessé d'exister et, rayée, soudain l'âme respire...

« Fantastique de rapidité et de précision », murmura-t-elle aux pointeurs. Ceux-ci sentaient son trouble. Assez bêtement, ils l'attribuaient à leurs virilités confinées. S'ils avaient su, les misérables ! S'ils avaient su qu'au meurtre de leurs pauvres glands, elle préférerait leurs obus meurtriers... Sages, empilés, et qui, maintenant, la narguaient.

Légalement mal à l'aise, le sensible officier lui offrit de se dé-saltérer au mess souterrain où l'attendait au grand complet l'état-major de l'ouvrage. Avant de tremper ses lèvres dans le coupe de Lanson que le commandant lui offrait, elle devait lui déclarer froidement : « Si les Allemands ont fait un effort comparable au vôtre en matériel offensif, ils n'attaqueront pas la Ligne Maginot mais rien ne pourra les arrêter plus au Nord (6). C'est l'avis de chefs qui voient clair mais que la politique ignore. » Frustration ? Insatisfaction ? Non ! Tout simplement l'Américaine indiquait à un machiste état-major français qu'une Américaine peut être toute à la fois femme de cœur et... de tête !

Jean-Marie de Busscher

(1) f. « Charlie mensuel », juillet 1980.

(2) Le canon le plus courant de la Ligne Maginot était le bon vieux 75 de la guerre 1914-1918. Par groupes de trois pièces, il équipait les casemates de flanquement et les tourelles éclipsables qui offraient l'avantage d'être tout azimut.

(3) Avec ses quelques trente centimètres de hauteur – son poids est de 7,250 kg – et son diamètre de 75 mm., l'obus de 75 est, en effet, d'humaines proportions. Outre ses qualités offensives c'est en cela, d'ailleurs, que le phallique projectile est si typiquement français. En France, de Lenôtre à Mansart, les justes proportions passent aussi par le « Règlement de manœuvres de l'artillerie de campagne » (édition de 1910).

(4) 30 coups/minute pour une portée utile de 11 000 m dans sa version 1933. Un matériel remarquable !

(5) En période de tir, un 75 modèle 1933 a besoin de 500 litres d'eau par jour pour le refroidissement de son tube. Si l'on songe qu'un jumelage de mitrailleuse absorbe 100 litres par jour de combat, un mortier de 81,50 l et un tube de 135, 250 l, on mesurera l'intensité hygrométrique d'une forteresse faisant feu de toutes pièces. A ces besoins, des citernes ne sauraient suffire. A l'instar de la femme généreuse ne disposant que d'elle-même, il lui faudra s'auto-humidifier d'abondance. C'est pourquoi, toujours à l'instar de la femme, les forteresses se pourvoieront de leur propre système d'humidification en cherchant à grande profondeur leurs propres puits. Tel l'inventeur de l'appareil photographique résolvant le problème du diaphragme en s'inspirant les mécanismes subtils de l'iris, les concepteurs de la forteresse idéale s'inspiraient de l'éternel féminin et de ses merveilleux mécanismes amoureux pour conjurer la soif des hommes et des armes.

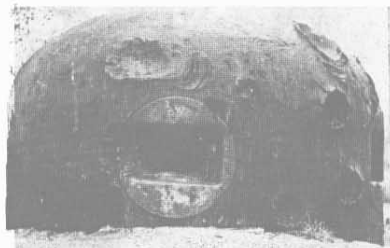
(6) Cf. « Dommages de guerre », « Charlie mensuel », juillet 1980. Pour diverses raisons, le Nord ne devait pas être défendu.

(7) Dingue ! Mrs Joy, W. D... ne sera pas la seule et flamboyante facette des galeries galantes de forteresse... Le cas d'Elise S..., dite Lily, barmait d'une brasserie de Thionville, en dit long sur les mœurs dissolues de la Ligne ! Ravissante et peu farouche, Lily aime les officiers de la Ligne Maginot. Trop, beaucoup trop... Au point

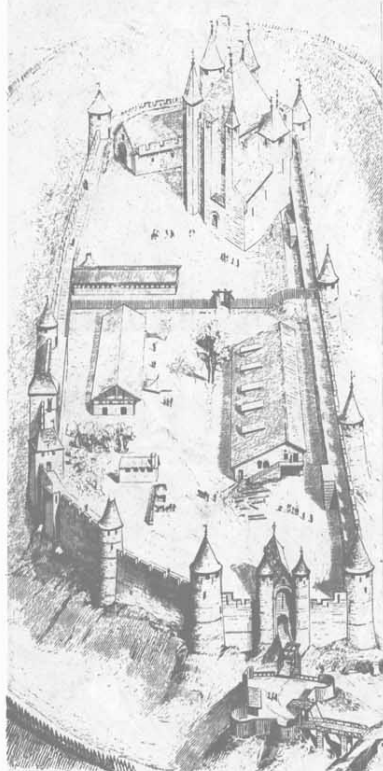
DE GUERRE

d'éveiller la méfiance du commissaire spécial Le Lorrain. Ce dernier, un soir, l'invite à sa table. Il sait que Lily a contracté une mauvaise habitude : celle de boire. Trop, beaucoup trop ! Il sait aussi que parfois l'alcool délie les langues... Lorsque Lily lui demande si elle peut prendre « une petite coupe », l'astucieux commissaire lui fait servir un Pernod sans eaué. Suivi d'un second, puis d'un troisième. L'assommoir, en quelque sorte... Mais le lourd investissement du commissaire se révèle payant. Lily avoue. Oui, elle a une « amie ». Oui, elle passe de nombreuses nuits au « Billig », un des ouvrages de la Ligne, avec le commandant G... et le lieutenant M... Non, son « amie » ne participe pas aux parties fines du « Billig ». Fort heureusement pour la France, d'ailleurs, car son « amie », qu'elle voit souvent (trop souvent) à Luxembourg, n'est autre que la comtesse Seckendorf, née Hildegard Rieth, bien connue du SR français... Ben voyons... Pauvres bites militaires, c'est un des principaux agents de l'Abwehr !

Dire qu'il n'y avait sous les dessous de la ligne que d'ordures petites Lily ou de phantasmantes Mrs Joy, W. D..., serait manquer à la plus élémentaire honnêteté.



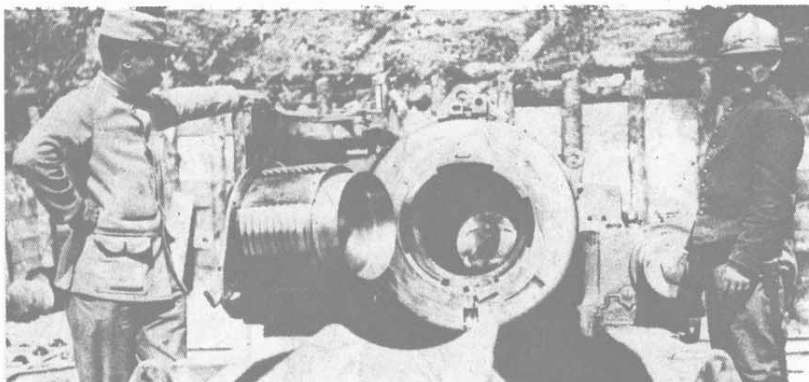
Une coupole



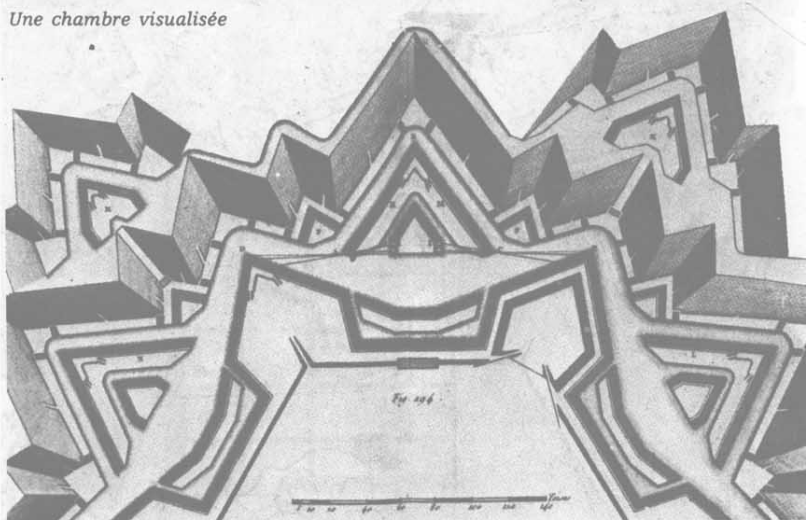
Le château d'Arques

Il y eut aussi et toute de dévouement, bon chic et bon genre, de jeunes mairaines de guerre. Telle Jacqueline C..., marraine de

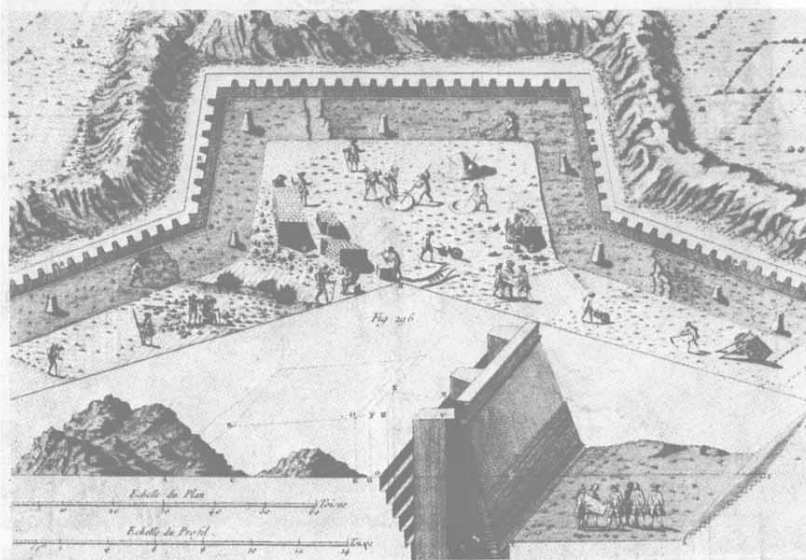
l'équipage de Latiremont, fille d'un directeur des forges de la Providence et insaisissable grillon de son « foyer du soldat ».



Une chambre visualisée



Plan de Vauban



La fortification









MODE D'EMPLOI

S.-F.

POUR retourner aux sources : *le Naguen*, de Jean Hougroun (Plon). Un space-opéra comme on ne sait plus en faire, sauf que Hougroun, il sait. En prime : De la politique, de la sociologie, de la psychologie, de l'écologie. Signe particulier : Ne pas se laisser abuser par la couvrante, hideuse, ni par le fait que le bouquin a été publié hors collection.

Pour apprendre des histoires à faire peur à sa cousine : *le Livre noir des merveilles*, de Thomas Owen (Casterman). Trente nouvelles d'angoisse insidieuse, de fantastique en quart de teinte, d'ambiance vert-jaune, choisies par leur auteur dans toute son œuvre. En prime : Rien du tout, le bouquin se suffit à lui-même. Signe particulier : Belge.

Pour se souvenir d'elle : *le Temps des cerises*, de Christine Renard (Kesseling). Son premier recueil, avec onze textes, moitiés inédits, moitié connus, choisis par elle, et qu'elle n'a pas eu le temps de voir imprimés. Du romantisme, de la sensibilité, une belle force de vivre qui lui a fait défaut au dernier moment, la garce. En prime : D'autres recueils en préparation ici ou là. Signe particulier : Ce n'est pas notre genre de pleurer, mais on n'a pas envie non plus de blaguer.

Pour prendre son pied les doigts dans le nez : *La terre demeure*, de George Stewart (Robert Laffont). La fin du monde, épidémique, la poignée qui survit et qui recommence tout. En prime : Tout ce qui peut faire qu'un thème archi-connu devienne plus neuf que du neuf. Signe particulier : Écrit en 1946, mais 1946 c'est pas hier, c'est demain.

Pour s'identifier comme un fou : *la Griffe et les crocs*, de Michael G. Coney (Casterman). Le renouveau de l'esclavage et l'usage des traits d'organes dans l'Amérique de demain. En prime : Un bien belle, parce que triste, histoire d'amour. Signe particulier : Une écriture qui coule comme de la glace à la vanille par chaleur estivale.

Pour mettre le pied dans un trou en regardant en l'air : *les*



Yeux géants, de Michel Jeury (Robert Laffont). Les soucoupes volantes ne sont pas ce qu'elles devraient être, et le futur non plus. En prime : Mieux qu'un thème inédit, une expérience de lecture inoubliable qui vous retourne comme une chaussette ; mieux qu'un Jeury habituel, un Jeury exceptionnel. Signe particulier : S'inspire de la théorie de Bertrand Méheust, dont le livre *Science-Fiction et Soucoupes volantes* a fait jadis l'objet de deux pages de « Charlie. »

Pour déguster avec du thé et

des petits biscuits : *Vous avez dit horrible ?* de Jehanne Jean-Charles (Jean Goujon). 23 nouvelles fantastiques à chute, sur des thèmes traditionnels (transformation hommes-animaux, morts qui reviennent) bien amenés. En prime : Un ancrage et une écriture bien « français », à la Daniel Boulanger. Signe particulier : Vous avez remarqué que c'est le second livre de femme de cette liste ?

Pour comparer et distribuer les médailles : *la Chanson du Zombi*, de Harlan Ellison, (Humanoides Associés) et *Compagnons en terre étrangère*, tome 1 et 2, de Jean-Pierre Andreuon (Denoël). Ces deux mégalos ont écrit l'un quatorze, l'autre douze nouvelles en collaboration avec un autre écrivain de S-F, différent chaque fois. Sheckley, Zelazny, van Vogt, etc. pour le premier, Jeury, Douay, Christin, etc. pour le second. Deux expériences qu'ils ne referont sous aucun prétexte ni l'un ni l'autre. En prime : Un préservatif usagé mais encore bon. Signe particulier : L'auteur de ces lignes est le seul type à ma connaissance qui ose faire de la pube pour ses propres livres, et qui assume comme une bête.

Pour en faire un premier beau doublé : *le Livre d'or de Ballard*, de Robert Louit (Presses Pocket) et *le Rêveur illimité*, de J. G. Ballard (Calmann-Lévy). Pour tout connaître sur monsieur Ballard, un choix de ses meilleures nouvelles, excellentement présentées, et son dernier roman, plutôt agaçant. En prime : Heu... Signe particulier : On s'est efforcé de ne pas appeler Robert Louit Pierre Louit, comme d'habitude.

Pour faire un second beau doublé : *le Livre d'or de Sheckley*, par Michel Demuth (Presses Pocket) et *le Robot qui me ressemblait*, de Robert Sheckley (Robert Laffont). Comme ci-dessus, mais le dernier Sheckley, c'est encore des nouvelles, pas un roman. En prime : C'est la fin de ce mode d'emploi, on a eu chaud. Signe particulier : Les « Livres d'Or » sont de toute façon les seuls bouquins à acheter systématiquement. Bravo !

Andrevon

FOSDYKE

SAGA

bill tidy





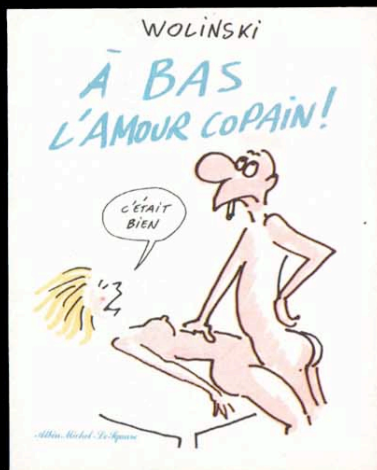
K48

K49

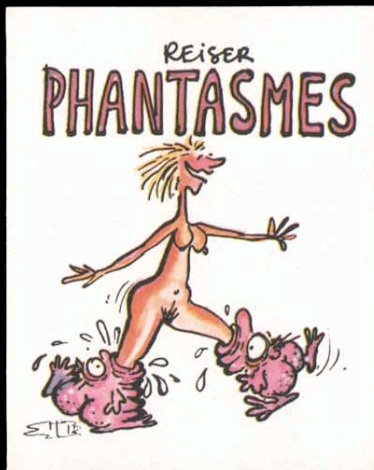
K50

LISEZ LES LIVRES DES EDITIONS DU SQUARE

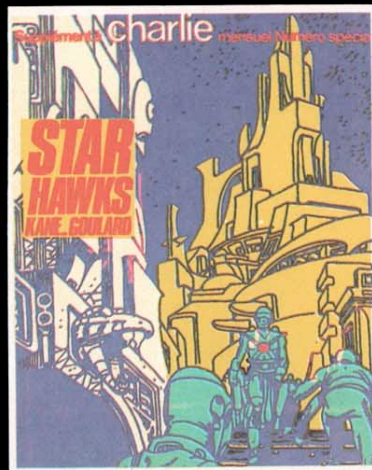
EN VENTE PARTOUT
OU A COMMANDER AUX EDITIONS
DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS-
PORTES, 75005 PARIS
REDUCTION DE 20% AUX ABONNES



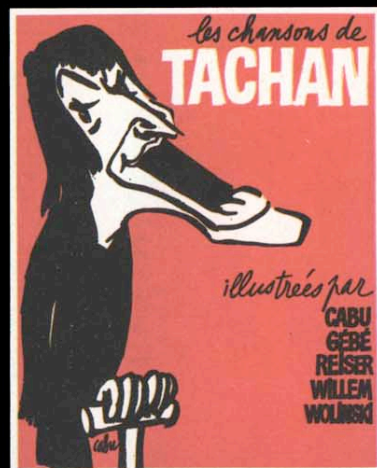
33 F



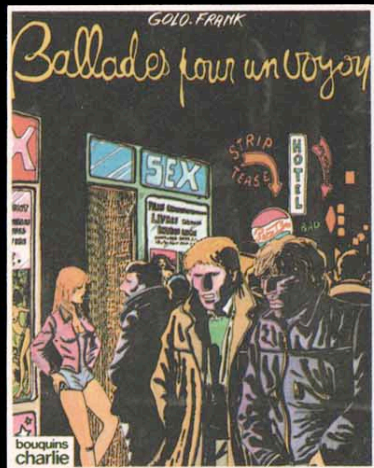
36 F



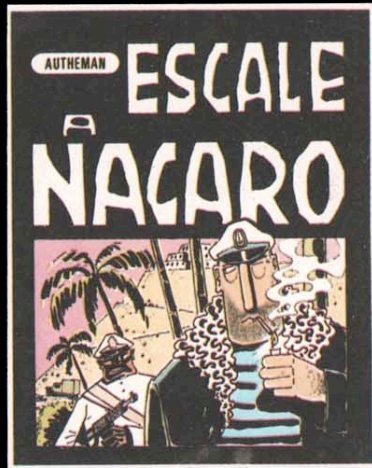
numéro spécial Charlie 20 F



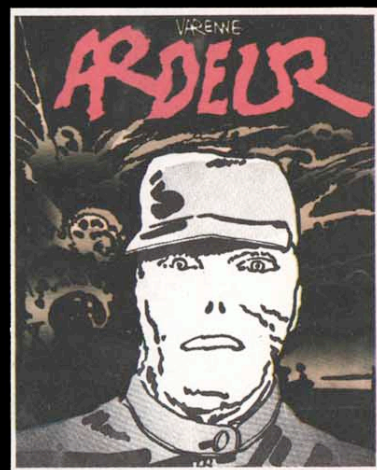
50 F



30 F



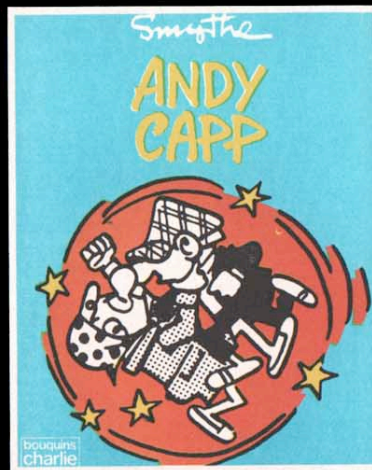
30 F



30 F



40 F



30 F

